



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Didier van CAUWELAERT

(France)

(1960-)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Vingt ans et des poussières*", "*Les vacances du fantôme*",
"*Un aller simple*", "*Corps étrangers*", "*L'évangile de Jimmy*").**

Bonne lecture !

Malgré son nom flamand, il est né à Nice en juillet 1960. Enfant précoce, particulièrement influencé par la lecture de nombreux romans policiers, dès l'âge de huit ans, pour devenir indépendant et nourrir sa famille, il décida de publier des romans. Face aux refus des éditeurs (une demi-douzaine par mois) et aux menaces de ses parents, il fut sur le point d'abandonner la littérature à dix ans et demi, lorsqu'il croisa Greta Garbo dans un restaurant. Du hasard de cette rencontre naquit l'idée d'un entretien imaginaire. De larges extraits en parurent dans le courrier des lecteurs de "Télé-7-jours". Cette première publication inespérée sauva ses ambitions d'écrivain. Il reprit donc son stylo, ses enveloppes et le fichier des éditeurs parisiens.

Après quelques années consacrées au théâtre (il joua Sartre, mit en scène Beckett, Anouilh, Ionesco) et une brève carrière de critique littéraire pour enfants à FR3 Côte-d'Azur, il finit par trouver un éditeur qui s'intéressa à lui, en 1981, après treize ans de traversée du désert. On comprend donc son agacement lorsqu'on lui attribue une réussite rapide.

Au théâtre, il a reçu le Molière 97 du meilleur spectacle musical pour son adaptation du Passe muraille, avec Michel Legrand. Ses pièces lui ont valu le Grand Prix du théâtre de l'Académie française.

Au cinéma, tandis que son adaptation de La Demi-pensionnaire va être tournée par Claude Pinoteau, Miramax vient d'acquérir après des enchères records les droits de L'Education d'une fée, qui sera réalisé aux Etats-Unis.

Les livres de Didier van Cauwelaert sont aujourd'hui traduits dans plus de vingt langues. il commença à en écrire, étant décidé à devenir écrivain : «*Je voulais avoir des lecteurs, les faire rêver, rire, réfléchir. Et moi vivre de ma plume.*» L'année suivante, il mettait le point final à un premier manuscrit, «*Mortellement vôtre*», l'histoire d'un « serial killer » en culottes courtes : «*L'énergie que j'y ai mis ! Je travaillais comme un petit pro... mais je ne faisais plus mes devoirs d'écolier.*» Il l'envoya aux éditions Gallimard : le refus fut catégorique et grande la désillusion pour cet enfant sûr d'être le plus jeune auteur au monde à être publié. Passionné de bandes dessinées, il écrivit alors un scénario qu'il envoya au peintre Marc Chagall, le voisin de son oncle, pour qu'il le dessine : il reçut un refus poli. À dix ans, il fut l'auteur d'un feuilleton d'épouvante, «*L'étrangleur de Carvelet, Finistère*», qui fut publié dans le journal paroissial. Il récidiva avec «*Le voleur de paix*». À douze ans, il composa le livret d'un opéra pour guitare qu'il envoya à Alexandre Lagoya : il n'eut aucune réponse. En classe de sixième, en réponse à son impertinence, les professeurs le punirent en le défiant d'écrire un spectacle pour les fêtes de fin d'année ; le défi ayant été relevé, sans rancune, ils applaudirent. Plus tard, il anima une troupe théâtrale d'amateurs. Il passa son baccalauréat et entama des études de lettres classiques qu'il abandonna vite, les examens et les concours l'exaspérant. Il eut alors de petits boulots, fut professeur de planche à voile, professeur de chant, comédien, metteur en scène de Beckett, Anouilh, Ionesco, critique de littérature enfantine à FR 3 Côte d'Azur. Sa toute première publication fut son entretien imaginaire avec Greta Garbo. Après une traversée du désert de treize ans, ponctuée d'une bonne dizaine de romans refusés, il finit, grâce à Jean-Marc Roberts et Geneviève Dormann, par pouvoir publier :

“Vingt ans et des poussières”

(1982)

Roman de 214 pages

Des élèves de terminale du lycée Jean-Moulin de Nice montent une pièce, «*Johnny got his gun*», qui est l'adaptation d'un roman et d'un film célèbres. Parmi eux : Sandra, blonde et belle jeune fille de dix-huit ans dont les parents sont de grands reporters toujours partis à l'autre bout du monde, et qui veut devenir actrice, sans trop y croire ; Norbert, grand gros jeune homme un peu timide, qui se fait passer pour un écrivain et qui, en secret amoureux transi de Sandra, joue dans la pièce le rôle difficile de Johnny couché (manchot, cul-de-jatte, couvert de bandes Velpeau) ; Frédéric, fils de boulangers ; le beau Christian ; Tintin, qui a écrit la pièce et s'arrache les cheveux chaque fois qu'on y change quelque chose. Il y a aussi Carême, le jardinier, qui est amoureux de la directrice, mais qui, étant

timide comme un adolescent, n'ose pas lui parler, essaie de lui faire comprendre son amour en faisant du jardin un lieu luxuriant, décide de se cultiver afin de se rapprocher d'elle, écoutant les cours en travaillant près des fenêtres et faisant des lectures qu'il réinterprète à sa manière.

À quinze jours de la représentation, la professeuse de français qui «mettait en scène» les lâche. Arrive alors un vieux monsieur de soixante-douze ans, Émile Mosca. Retraité, marié à une femme douce qu'il n'aime pas vraiment, occupant son temps libre à faire les courses de ses voisins, il a été artiste toute sa vie, faisant du music-hall et jouant dans des opérettes, et rêve encore et toujours de théâtre, aime chanter pour les enfants. Il survient à l'improvisiste dans une répétition, se fait passer pour un metteur en scène réputé quoique discret, reprend en main la pièce, en remanie le texte et en transforme la mise en scène. La fantaisie et l'enthousiasme ont soudain fait irruption sous l'apparence du vieil acteur. La vie des élèves-comédiens et celle de tout le lycée en sont bouleversées. Professeurs «de droite» et professeurs «de gauche», syndicats de parents d'élèves s'affrontent. Émile Mosca heurte les uns, charme les autres, dupe tout le monde ; une seule chose lui importe : monter cette pièce qui, avec la confiance et l'amitié de ses jeunes comédiens, lui rend une nouvelle jeunesse, une nouvelle vie. Tous croient bien fort au projet et il est même question d'une tournée. Mais trop d'intérêts antagonistes, trop de passions mesquines font échouer le projet : le soir de la première, la pièce est boycottée : pas de public, électricité coupée. Émile Mosca s'en va seul dans la nuit, désarmé. Chez lui, il découvre que sa femme est morte.

Quelques jours plus tard, Sandra vient le voir. Elle n'a pas passé le bac. Elle a appris avec Émile et le théâtre que la vie pouvait être drôle, passionnante, désinvolte. Elle le convainc de partir avec elle. Ils font alors de leur vie même un jeu. Étant montés dans la Mustang d'une certaine Fabienne qu'il vont déposer à l'aéroport, ils la subtilisent et, au moyen du téléphone de bord, découvrent qu'elle est une call-girl de grand luxe. Se rendant chez les clients qui l'appellent, elle se faisant passer pour une remplaçante et lui pour son souteneur, ils rencontrent des hommes de toutes sortes. Émile les fait se raconter et s'invente pour eux à chaque fois une autre identité, un autre passé, pour les épater mais surtout pour faire plaisir à Sandra qui, quand ils lui plaisent, passe un moment avec eux dans la chambre. Ils rencontrent ainsi un ingénieur chez I.B.M., le fils d'une vieille duchesse aveugle et, surtout, Yann, le fils de gardiens d'un château où il a passé son enfance et son adolescence, qui est le refuge de ses rêves et qui est menacé d'une proche destruction. Pour séduire les filles, il fait du spiritisme. Sandra tombe amoureuse de lui et ils partent en Norvège.

Tandis qu'ils voyagent, Émile se démène pour sauver le château. Lorsque Sandra lui annonce qu'elle revient, seule, il a réussi. Mais, en allant la chercher à l'aéroport, il s'encastre avec la Mustang sous un camion. L'aventure est terminée. Sandra refera une terminale. Quant à Émile Mosca, «*il est mort de jeunesse comme on meurt de vieillesse*».

Commentaire

À vingt et un ans, pour son premier roman, Didier van Cauwelaert se plaça sous le patronage de Marcel Aymé et de Jean Cocteau, auteurs des deux épigraphes qui ouvrent la première et la seconde parties du livre. Du premier, il retint le sens du portrait et de la satire tendre amère ; du second, un style d'une élégante désinvolture qui aime jouer avec les mots.

L'intrigue de ce premier roman tendre et plein d'humour, à la fois intimiste et picaresque, est simple, faisant se rencontrer deux mondes, celui des jeunes et celui des vieux.

Le roman est composé de deux parties, d'inégale longueur (148 pages pour la première, 66 seulement pour la seconde), qui délimitent dans le récit deux territoires bien distincts.

La première partie est réaliste, dans la mesure où la fantaisie de certains épisodes permet d'employer ce terme. La description du milieu est minutieuse : le lycée, les rapports entre les professeurs, entre professeurs et élèves, entre syndicats de parents d'élèves et professeurs, etc. ; la rue et l'immeuble d'Émile Mosca, le cours que tient son amie, Luce, ancienne chanteuse (ils sont amoureux, mais ne se le sont jamais avoué).

Les dialogues (notamment dans la boulangerie, pages 15-17, en classe, pages 94-97) sont également réalistes ; ils tiennent compte du niveau de langue de chaque locuteur, en fonction de son appartenance sociale ; ils rendent les tics de langage, les hésitations, les reprises. Didier van

Cauwelaert écrit aussi pour le théâtre, d'où la qualité de naturel de ses dialogues. Enfin, en ce qui concerne le récit en lui-même, la première partie s'en tient à une certaine vraisemblance, sinon dans le déroulement des événements (les enchaînements, les quiproquos, la série des rencontres et des hasards fonctionnent comme une mécanique trop parfaite pour être vraisemblable), au moins dans leur dénouement. Car, dans cette première partie, la mesquine réalité du monde tel qu'il va a raison de l'enthousiasme, de la fantaisie et de la jeunesse d'Émile Mosca.

Par contre, la seconde partie décolle de la réalité. Les portraits des personnages nouveaux sont toujours aussi minutieux, brossés à petits traits incisifs, le naturel des dialogues reste le même, mais le cadre et le récit basculent totalement du côté du romanesque. Au cadre fort précis et réaliste du lycée, succède une errance automobile sans but, sorte d'"*À bout de souffle*" drôle et tendre, espace de liberté totale pour les deux personnages qui contamine tout le récit : la folle soirée chez l'ingénieur d'I.B.M., qui soudain brise les conventions et les inhibitions de sa vie bourgeoise ; puis la vieille duchesse aveugle, libérée, elle, de l'emprise du réel en refaisant l'histoire et l'actualité à son gré ; enfin, Yann, qui a entièrement construit son propre monde dans le château et invente les aventures d'un Olaf racontées par un verre spirite. Il y a une gradation, d'une rencontre à l'autre, vers l'échappée du réel, Sandra prenant finalement en charge l'histoire d'Olaf et Émile, le château.

Didier van Cauwelaert se réclame de Marcel Aymé, et le dosage de sa composition confirme la filiation. Comme son maître, il sait mêler avec tant d'art le réalisme et la fantaisie que la question de la vraisemblance ne se pose plus. Le processus est celui-ci : voilà comment va la vie (c'est la première partie) ; si nous essayions de nous en évader (propos de la seconde partie), ce qui n'est pas sans rappeler cette déclaration de Marcel Aymé : «*Ma matière, ce n'est ni le merveilleux ni la réalité. C'est ce qui change de la vie.*»

La principale vertu des personnages positifs du roman, c'est le mensonge. Tout repose sur l'affabulation, la mystification. Plus le personnage est affabulateur, plus il est sincère. Ici, personne ne ment par égoïsme, par lâcheté ou par intérêt, mais par bonté, par gentillesse, par tendresse, par respect humain. Émile Mosca ment sans cesse pour entretenir le moral de sa troupe. Carême fait des rapports mensongers pour être agréable à qui le lui demande ; Émile ment encore pour les clients de la call-girl, à la fois pour plaire à Sandra et pour offrir un peu d'humanité à ces hommes seuls. On ment pour faire plaisir aux autres, pour leur donner un peu de bonheur, l'illusion du bonheur. Mais, dans cet univers où le mensonge est vertu cardinale, bonheur et illusion s'équivalent : l'un ne va pas sans l'autre. Mieux : le bonheur est le fruit de l'illusion. N'est heureux que celui qui transforme sa vie en une histoire qu'il se raconte et qu'il raconte aux autres.

En effet, qui, en dehors d'Émile et Sandra, connaît un vrai bonheur, même partiel, même passager ? Carême a choisi la voie de la connaissance pour obtenir l'amour, et donc le bonheur : cela ne mène à rien, sinon à offrir son amour à une morte inconnue : «*Les vivants, ils sont bien gentils, mais ils sont trop occupés. [...] Il y a des femmes, vous les entendez dire : "C'est l'homme de ma vie". Moi, peut-être que je serai l'homme de sa mort...*» Carême a choisi son camp : la mort, qui ne lui permet aucune illusion, ce qui revient à dire qu'elle lui permet toutes les illusions puisqu'elle n'est pas en mesure de les contrecarrer. Les parents d'élèves, les professeurs, les politiciens se disputent des parcelles de pouvoir ; ils sont les plus proches, apparemment, de la réalité, et pourtant ils ne font que s'agiter à la surface des choses, inconscients de leur rôle de marionnettes ; parfois satisfaits, ils ne sont jamais heureux, car ils ne sont jamais dans la vie, sa substance. Seuls Émile et Sandra connaissent des moments pleins, des moments de vrai bonheur, des moments où ils ont le sentiment de vivre.

C'est que Sandra comme Émile sont, au vrai, des enfants, même si elle a acquis en peu de temps une grande expérience sexuelle, même s'il est un vieillard qui, cependant, retrouve ses vingt ans (page 43). Et, comme tels, ils vivent dans l'«*illusion réelle*», ce jeu où le conditionnel de «je ferais», «tu serais», est la loi d'un monde où mensonge et sincérité se confondent, sont tributaires l'un de l'autre. L'enfant qui dit «je serais» y croit ; l'acteur qui joue y croit aussi. Dans l'«*illusion réelle*», tout ce qui est représenté est vrai. Le virtuel de l'énoncé est considéré et joué comme réel : Émile, qui n'a jamais lu Beckett, prétend pourtant avoir monté "*Fin de partie*" pour affirmer sa supériorité en matière théâtrale (page 39) ; Émile joue dans chacun de ses rôles interprétés pour les clients de la call-girl, le fils de la duchesse aveugle recompose l'actualité pour elle. En contrepartie, la réalité est illusoire : les conflits entre professeurs et parents d'élèves au lycée n'ont pas plus de réalité qu'un théâtre

d'ombres, le meeting politique dégénère en farce grotesque. Quand mensonge et sincérité s'équivalent, se nourrissent l'un de l'autre, quand l'illusion est réelle, la seule manière de vivre, ou tout simplement d'exister, c'est de jouer. Pour Sandra et Émile, tout est joué à tous les sens du terme : représenté comme au théâtre, trompeur et déterminé d'avance. Ils s'enfoncent de plus en plus dans « *l'illusion réelle* » afin de ne plus donner prise à l'indifférence du quotidien. Ils improvisent leur destin. Une seule limite à ce parti pris, mais infranchissable : une fois enfoncé au cœur de l'illusion, le retour est impossible. « *Celui qui n'a pas de sens à sa vie, il a beau faire, ça ne va jamais bien loin. Je m'entends : celui qui dépend des autres, qui se fait des illusions, et quand il revient de ses illusions, ben il sait plus où aller. C'est peut-être la condition humaine, comme disait Chose, mais c'est pas une vie.* » La mort, même accidentelle, d'Émile Mosca était inévitable : il est allé jusqu'au bout de ses illusions, il a sauvé le château, et Sandra revient vers lui. Il ne peut de toute façon aller plus loin dans la réalisation de l'illusion ; Sandra et lui ne peuvent s'aimer, trop d'années les séparent, deux vies les séparent : celle qu'Émile a déjà vécue, celle qu'il reste à vivre à Sandra. D'ailleurs, rien ne dit que la mort d'Émile soit un accident. Elle est choisie ; d'une part, parce qu'elle est inscrite par avance dans l'économie même du récit qu'elle doit clore ; d'autre part, parce qu'il s'agit là du dernier cadeau qu'il offre à Sandra : ils se sont tous deux donnés l'un à l'autre une jeunesse, pendant environ un mois ; maintenant, Émile lui donne une vie à vivre, une vie sur laquelle il ne pèse pas mais à laquelle il a donné un sens, ce sens serait-il celui du non-sens, et c'est bien ce qu'indique la métaphore finale de l'araignée écrasée dont s'échappent des dizaines de petites araignées nouvelles.

Car cette leçon de « *l'illusion réelle* » que donne Émile Mosca, c'est une initiation. Une initiation au bonheur considéré comme une suprême politesse : pour obtenir sa part de bonheur, il faut offrir du bonheur aux autres. Qu'importe si ce bonheur offert est une illusion (pièce de théâtre, mensonges, simulacres) puisqu'en définitive l'illusion est réelle et la réalité illusoire. L'essentiel est de savoir qu'on est dans l'illusion et d'avoir le ressort, toujours, d'en changer comme on change de costume. Bordemet, le président du syndicat de parents d'élèves, Tordo, la prof d'anglais, Léglantin, le prof de philo, croient être dans la réalité, alors qu'ils se contentent d'avoir choisi et peaufiné un rôle, un seul, qui les rassure parce qu'il les protège et les dispense de s'inquiéter des autres. Émile et Sandra, et aussi Carême, changent sans cesse d'illusion ; Émile et Sandra en distribuent autour d'eux, s'en échangent l'un et l'autre. Émile est l'initiateur de Sandra (« *Il l'a ôtée de son indifférence* »), mais Sandra est aussi l'initiatrice d'Émile : « *Je voulais être l'inconnue dont on a porté les fagots, et qui se transforme en fée. Je voulais le faire revivre, le venger de la mort, des cloutons, de leurs magouilles, de la pièce avortée.* » Rien d'autre qu'un échange de bons procédés ; la politesse comme un art de vivre et de rendre les autres heureux.

Par rapport aux deux sortes de points de vue que peut habituellement adopter un romancier : le point de vue subjectif, le point de vue objectif (« le point de vue de Dieu » selon l'expression de Sartre appliquée à Mauriac), van Cauwelaert en utilise une troisième, minoritaire, où l'auteur est à la fois présent et absent, comme dans les romans et les contes de Voltaire ou ceux de Milan Kundera : l'auteur est dissocié de ses personnages, il est comme un personnage supplémentaire dont on sent la présence « par-derrière », en filigrane. À une exception près, tout le roman est composé ainsi.

Les personnages sont nombreux et, pour la plupart, sont traités avec la même impartialité. Ils s'avancent, chacun à son tour, sur le devant de la scène et sont croqués en quelques traits. On ne sait pas grand-chose de leur psychologie, juste le strict nécessaire à la compréhension de leurs relations et de leurs actes. Comme au théâtre, l'important ce sont leurs gestes, leurs déplacements et leurs dialogues. L'auteur les met en scène, il ne les juge pas. Il se tient à peu près à la même place que le lecteur : à l'orchestre.

Si elle tient en partie au refus de la psychologie, cette distance entre l'auteur et son récit tient aussi à son style, elliptique, sobre, avec ce rien de relâchement apparent qui donne l'impression que le récit se déroule de lui-même : il n'y a aucune opacité stylistique qui arrête le regard sur la manière du narrateur. Simplement, de loin en loin, un jeu de mots vient rappeler la présence de l'auteur et réinstaurer une distance théâtrale qui pouvait s'être estompée.

L'exception signalée se situe de la page 185 à la page 194 où le récit est à la première personne, épouse le point de vue de Sandra. Il y a deux façons d'analyser cette entorse au parti pris de distance narrative. Soit cette focalisation sur Sandra équivaut à un zoom au cinéma ou à une voix « off ». Elle

vient d'abord pour dramatiser le récit : rompant avec la distance narrative, elle introduit soudain l'émotion ; ensuite, elle vient rééquilibrer la place occupée par les deux personnages centraux : Émile Mosca, en effet, a pris jusque-là plus d'importance et plus de poids que Sandra, dans le récit ; enfin, cette focalisation introduit en fait une nouvelle distance par rapport à tout ce qui vient d'être raconté depuis le début de la seconde partie et d'où il semblait ressortir qu'Émile veillait sur Sandra : or, du point de vue de Sandra, voilà que les choses sont renversées et que c'est elle qui veille sur lui, qui lui offre une vie. Soit, stylistiquement, les pages 185 à 194 ne se distinguent en rien du reste du texte : même ton, même rythme. Dans ce cas, pourquoi le roman entier ne serait-il pas le récit de Sandra ? Un récit distancié, certes, mais la distance théâtrale n'est-elle pas la condition première à la réalisation de l'illusion ? Cette focalisation sur Sandra marque en tout cas une rupture dans le récit : à partir de là, les temps du passé remplacent le présent. Comme si l'introduction de sa voix annonçait déjà la fin : Émile est arraché au présent perpétuel de la narration et bascule dans le passé du souvenir.

La rapidité de l'action, la psychologie juste esquissée, la distance légèrement ironique dans la narration, indiquent la morale de l'histoire. Si son objectif premier est d'amuser et d'émouvoir, van Cauwelaert est un moraliste qui impose au lecteur de garder lui-même toujours une distance et donc un oeil critique vis-à-vis de ce qui est raconté. Comme Émile, comme Sandra, il crée une illusion et son pari est de la rendre réelle. Comme eux, il garde, par son style et sa technique narrative, la juste distance entre l'auteur et son illusion.

Ce premier roman, salué par la critique (qui compara son auteur à Marcel Aymé) et, en particulier, par François Nourissier, fut parmi les huit finalistes du Grand prix des lectrices de "Elle" et obtint le prix de la fondation Del-Duca.

"L'astronome"
(1984)

Pièce de théâtre de 47 pages

En apparence, Agnès et Mûre sont bien différentes. Agnès, divorcée, est mère au foyer, a deux enfants et se voue exclusivement à faire plaisir à son entourage. Mûre, diplômée en philosophie, a enseigné la chimie, mais, ayant fait sauter sa classe, cette intellectuelle solitaire, excentrique et indépendante, est donc maintenant au chômage. Dans la salle d'attente d'un psychanalyste étrangement absent, elles se confient l'une à l'autre, se racontent leurs problèmes, s'analysent mutuellement. Étrange coïncidence, elles découvrent qu'elles sont toutes deux tombées sous le charme de ce Jérôme Ambrosetti, qui apparaît dans des scènes qui sont des flash-backs. Homme au caractère loufoque et imprévisible, c'est un astronome qui, en attendant que cesse une grève à l'observatoire, s'est fait critique de littérature enfantine et psychanalyste. Il aurait mis au point une nouvelle thérapie, observe Vénus et se promène dans la tête des autres. Il a séduit ses clientes pour qu'elles se rencontrent et parlent de lui. Il a changé la vie de ces deux femmes si différentes et pourtant si complémentaires. Comment ne pas succomber à ce doux rêveur qui les invite à regarder le ciel, chacun devant y trouver son étoile ; à vivre sur Vénus dans cinquante ans, date à laquelle la planète sera habitable ! Mais qui est-il réellement ?

Une troisième femme, Rita, qui travaillerait pour les renseignements généraux et surveillerait ses faits et gestes, a peut-être la réponse. Elle connaît ses manigances mais serait amoureuse de lui à travers ses clientes.

Commentaire

La pièce, proche de l'univers de Marcel Aymé, est empreinte de poésie grave et tendre, mêlée à l'absurde. Elle présente des instants clés où l'on balance entre l'esquisse d'un drame ou celle d'un sourire. Ainsi Mûre explique à Agnès que « *le seul moyen de lutter pour la santé, c'est de faire des*

syndicats de malades. Regrouper les cancers, les diabètes, les névroses...» (page 11) Pour Mûre encore, les écoles de psychanalyse correspondent aux positions du corps humain : «*Il y a plusieurs écoles. L'école horizontale, l'école assise, l'école debout... Vous verrez qu'ils finiront par nous pendre par les pieds.*» (page 9) Autour des deux femmes, drôles et émouvantes, gravite l'homme qu'elles ont toutes deux aimé, l'obscur astronome, une sorte de funambule à la voix séduisante, au charme perturbant et malicieux, qui virevolte dans la vie de ses deux maîtresses avec grâce et impertinence. La pièce interroge nos névroses en jouant sur le registre de l'imaginaire.

Mise en scène par Jacques Rosny, elle fut jouée au théâtre Montparnasse par E. Dandry, Catherine Rich, N. Dubois, J-C Dauphin, et obtint le prix du jeune théâtre de l'Académie française.

Didier van Cauwelaert fut aussi le premier lauréat de la fondation Johnson, consacrée au théâtre.

Alors qu'était joué "*L'astronome*", Didier van Cauwelaert fit son service militaire au 12e régiment du train, avec Patrick Bruel. Ensemble, ils écrivirent et montèrent le spectacle de Noël pour les enfants des gradés, action héroïque qui leur valut la médaille du régiment.

"Poisson d'amour"

(1984)

Roman de 187 pages

À Drouot, salle de vente aux enchères, Philippe Lachaume, un videur de concerts qui a écrit des chansons, et Béatrice Wart-Schuler, une visiteuse de prisons qui est aussi une basketteuse, luttent pour l'acquisition d'une chaise à porteurs qui, par ce jeu, atteint bien vite un prix astronomique. Après une conversation étrange, Béatrice laisse son adresse à Philippe qui rentre chez lui où sa soeur l'attend avec la note de la chaise. Jugeant qu'il est temps pour lui de prendre son indépendance, il va habiter dans l'appartement témoin que lui laisse un de ses amis. Étant allé chez Béatrice, il n'y trouve que ses deux grand-mères, Astrid et Jeanne, qui sont ensevelies sous les trophées remportés par leur petite-fille basketteuse et lui montrent les diapositives illustrant sa vie. Elle arrive sur ces entrefaites, pas très ravie. Philippe la suit alors partout, parvient à l'inviter au restaurant où une conversation qui commence sur un ton aigre finit par créer entre eux un début d'intimité. Puis elle l'invite à manger chez elle où elle nourrit jour après jour le piranha qui aurait dévoré son père, Werner Wart-Schuler, au cours d'une expédition en Amazonie. C'est l'occasion aussi de rencontrer le professeur Dreyfuss, qui est amoureux de Jeanne, une des grand-mères de Béatrice. Plus tard, les amoureux vont chez Saturne, le grand-père de Philippe. Sous le coup d'une inspiration soudaine, ils entreprennent de rénover la ferme afin d'y célébrer un mariage, comme cela se faisait autrefois, Philippe voulant retrouver son enfance. Il note avec un soin maniaque tous les progrès de sa relation avec Béatrice et lui écrit des lettres passionnées lorsqu'elle fait une tournée de matchs de basket.

Les deux amoureux partent pour l'Amazonie à la recherche du père de Béatrice avec le seul souvenir qui reste de son expédition, le poisson conservé dans du formol. Ils se joignent à une équipe de télévision guidée par un missionnaire suisse, et se retrouvent dans la forêt amazonienne, au milieu des Indiens et des chercheurs d'uranium. Bien vite, Philippe tombe malade. Un hélicoptère appelé d'urgence ramène tout le monde à la civilisation. Lors de sa convalescence, en feuilletant au hasard l'annuaire de Caracas, il y découvre le nom de Werner. Béatrice, ayant retrouvé son père, le délaisse et il s'efface discrètement.

De retour à Paris, il rend visite à Dreyfuss, qui a attendu toute sa vie la mort d'Astrid (centenaire qui s'est embaumée en mangeant des glands, d'après une recette chinoise) avant de pouvoir se rapprocher de Jeanne. Philippe, à son tour, doit envisager l'attente de celle qu'il aime. C'est ce qu'il choisit.

Commentaire

Ce livre gai, tonique, subtil, d'une constante fantaisie, qui se complaît dans l'insolite et l'humour, qui mêle l'absurde à la tendresse de l'amour, est une parodie des romans d'amour, chacun des personnages, ridicule par son immaturité affective et sociale, étant victime des subterfuges de l'autre ; et une parodie des romans d'aventures, le héros masculin étant ridiculisé par une femme. La critique, charmée par le maniement du fantastique, les jeux de mots cocasses, assimila l'écriture à celle d'Antoine Blondin.

Il reçut le prix Roger Nimier 1984.

En 1984, Didier van Cauwelaert fut le scénariste de "*Père Noël et fils*", téléfilm réalisé par A. Flédérick.

"Madame et ses flics" (1985)

Recueil de nouvelles

Après les succès qu'elle a remportés à Vierzon, la commissaire Lorraine Valence est nommée chef de la 7^e division de la police judiciaire de Paris. Comme elle est jeune, jolie et célibataire, on peut s'attendre au pire. Avoir sous ses ordres trente inspecteurs « machos » qui obéissent avec un air protecteur n'est pas une situation très reposante. Heureusement, tout en restant femme jusqu'au bout des menottes, «*la patronne*» devient un patron. Au lieu de rentrer chez elle où un amant l'attend, elle préfère dormir dans son bureau. Tout le personnel, au matin, s'arrange pour ne pas faire de bruit : «*Et la 7^e division de la police judiciaire se mit à veiller son commissaire au bois dormant*» (page 312). Comme elle n'hésite pas à friser la bavure, le scandale politique, l'incident diplomatique et l'affrontement avec les services spéciaux, il fait bon travailler avec elle. Elle est suivie dans l'exercice de son métier. D'enquête en enquête, elle entraîne ses flics dans une série de catastrophes :

"Télé-crime"

Une vieille dame s'effondre pendant l'enregistrement d'une émission de danse aérobique à la télévision. Le coupable est le mari de sa nièce, qui voulait profiter de l'héritage.

"L'affaire Jolicoeur"

Le Québécois Sylvain Jolicoeur, gardien de nuit dans un grand magasin, est abattu par deux intrus, des Anglais qui essayaient d'obtenir sa défection, car il était en fait un agent russe.

"L'imprésario de la mort"

Une jeune Arabe manque d'être vraiment pendue dans un spectacle féministe. Le propriétaire du « sex-shop » voisin en voulait à tous ceux qui lui volent des clients.

“Ingénu du clairon”

“Ingénu du clairon”, le cheval du milliardaire communiste Raymond Brignoles, est enlevé par trois ravisseurs masqués en Mickey Mouse qui le remplacent par un autre après avoir maquillé sa robe.

“Fréquence Malédiction”

Une prise d'otages a lieu dans les locaux de Radio Vermeil, une station pour les personnes du troisième âge, où Eugène Colmar, le père de la commissaire Lorraine Valence, anime une émission judiciaire. Il pousse parfois ses enquêtes un peu trop loin, sa fille devant aller le chercher en prison. Cette prise d'otages aurait servi à maquiller le vol d'un sarcophage en or dans une exposition adjacente. En fait, un Anglais voulait venger la mort de sa femme en impliquant jusqu'au cou les deux tueurs et en les faisant prendre.

“Ultra-léger-meurtre”

L'U.L.M. de Laurent Palestro s'écrase, victime d'un sabotage. Sa femme, Christine Chaumont, voulait se débarrasser de Roger Rosheim pour sauver son mari de la faillite que l'associé lui préparait. Mais Roger l'a surprise en train de saboter l'appareil et s'est arrangé pour y faire monter Laurent à sa place.

Commentaire sur le recueil

Ces textes, écrits en collaboration avec Richard Caron, devinrent une série télévisée dont les contraintes font que madame le commissaire apparaît inchangée d'un épisode à l'autre. Comme il se doit, les solutions des enquêtes ne sont jamais celles qu'on pense, et toujours les plus aberrantes. La série a été réalisée par Roland Bernard puis les histoires, pleines d'humour et de férocité tranquille, ont été publiées.

En 1986, Didier van Cauwelaert devint journaliste, commenta le festival de Cannes pour “*Le Figaro*”.

“Les vacances du fantôme”

(1986)

Roman de 390 pages

À Paris, à notre époque, Roger Croutin, un garçon boucher de vingt-deux ans, de la rue Lepic, qui est aussi lutteur, qui doit se marier avec Josiane sans en avoir beaucoup envie (elle n'est ni particulièrement belle ni attrayante, mais il mettrait ainsi la main sur la boucherie de son père), après avoir fait un rêve, se retrouve dans la peau d'Antoine de Latour-Jacob, un grand avocat de cinquante ans qui habite dans les beaux quartiers de Neuilly-sur-Seine. Chacun doit donc apprendre à vivre dans le corps et la vie de l'autre.

La tâche est difficile pour Roger. Il doit affronter aussitôt les problèmes de l'avocat : une affaire à plaider d'urgence, un discours à broder sans qu'il en connaisse le sujet (pages 46-47), la névrose de Livia, sa femme (dépressive, elle tente souvent de se suicider, son comportement bizarre pouvant être dû à l'égoïsme d'Antoine, qui la néglige), la carrière de son fils, Gabriel (qui, à neuf ans, est un petit prodige musical ainsi qu'un fervent pratiquant du judaïsme : aussi a-t-il composé un opéra, “*Clovis, roi des Francs*”, où le roi légendaire se convertit au judaïsme), l'extrémisme de sa fille de dix-

huit ans, Corinne (sa chambre est décorée d'affiches du Front National et elle va confectionner des babouches en Algérie), l'amitié du président de la République, Paul Montagnac (un ami d'enfance d'Antoine qui, l'appelant «*Guignol*», le manipule à son profit tout en restant dans l'ombre, ses manoeuvres devenant plus compliquées quand il lui offre un poste de ministre), les menaces de terroristes, etc.. Mais il remet de l'ordre dans la vie familiale qu'Antoine s'appliquait à détruire.

L'avocat, pour sa part, s'accommode mieux de sa nouvelle situation de boucher : il réalise les rêves de celui-ci en violant Nathalie, un amour de jeunesse, puis en s'envolant vers un pays du Sud avec elle qui, cependant, s'éprend d'un moniteur de planche à voile.

«*Et puis soudain plus rien, comme un ressort cassé lorsqu'on l'a trop comprimé.*» (page 334) : Roger revient à Paris pour épouser Josiane. Antoine retrouve son corps et sa mémoire. Ils se rencontrent dans un bar, mais ils sont devenus des inconnus l'un pour l'autre. Enfin, Antoine se fait assassiner et Roger meurt dans son lit, inexplicablement.

Commentaire

Cette histoire de transfert de personnalités et d'identités appartient au fantastique : «*Ma vie est là, dans ma tête, et je suis dans le corps d'un autre, dont j'ignore tout.*» (page 12). Mais van Caulewaert, loin de renouveler le fantastique, s'en moque ! Il s'amuse à attribuer au professeur Clément le Camard, parapsychologue homosexuel, une explication du phénomène dont sont victimes Antoine et Roger par un transfert d'électrons : ceux-ci contiendraient toute la vie et l'expérience d'une personne et cette attraction entre eux pourrait être due à une histoire d'amour qui aurait traversé les siècles (pages 136-141). D'autre part, la mère d'Antoine, Cyclamen Jacob, est médium à ses heures, une «*vieille fée*» (page 195), l'auteur semblant tenir à avoir, dans chacun de ses romans, un personnage capable de choses incompréhensibles. Il a choisi une fantaisie qu'il exploite pour son comique, faisant rire avec élégance.

Mais le romancier se donne, face au surnaturel, un devoir de vraisemblance. Le rêve, que Roger fait au moment où il doit se marier sans en avoir beaucoup envie, s'explique psychologiquement par un besoin d'évasion : «*J'ai tellement désiré être un autre que mon esprit s'est évadé, et je suis libre.*» (page 20). L'avocat est resté boucher dans sa tête, comme le boucher est resté avocat. Mais le fait que, peu à peu, l'esprit de Roger cède la place à celui d'Antoine est expliqué par l'influence du milieu : «*Il est impensable que mon corps, mon identité, ma famille n'aient pas d'influence sur moi.*» (page 25). Et le phénomène fantastique n'est finalement qu'un petit détour dans le déroulement normal, les personnalités faisant un retour graduel dans leur corps d'origine. Vers la fin : «*Roger Croutin m'était maintenant si étranger que j'en venais à douter de son existence.*» (page 306).

Le tableau social est riche : monde de la boucherie, monde judiciaire, monde de la politique, monde de la musique à travers la carrière du fils. Mais c'est gros, c'est exagéré : l'auteur exerce sa moquerie sur les avocats, les politiciens (dénonciation de la corruption du gouvernement socialiste de François Mitterrand qui est caricaturé à travers Paul Montagnac : «*Raide comme un piquet, les coudes au corps, oscillant légèrement de gauche à droite, il me faisait penser aux marionnettes vernies du guignol des Champs-Élysées.*» (page 234), la bourgeoisie en général, les femmes de bourgeois (avec leurs perpétuelles préoccupations psychologiques, Livia étant le prototype de la bourgeoise névrosée), les enfants de bourgeois (le fils étant évidemment génial).

Mais ce qui compte surtout, c'est la réflexion sur l'identité. On peut voir Roger Croutin chercher la sienne, ou plutôt celle qui devrait être la sienne, dans le corps de Livia, la femme d'Antoine. Il lui fait l'amour comme jamais il n'avait pu le faire dans son corps de Roger. Le passage de la page 115 est jonché de contradictions dues au fait que le corps d'Antoine réagit à la fois aux pulsions de Roger, et aux habitudes de Livia, et, par là même, à celles d'Antoine. Ainsi «*n'aimant pas*» se transforme en «*je me mis à aimer*» et l'habitude prend le pas sur la conscience. Le garçon boucher matérialisé en avocat à succès franchit une étape dans la conscience de celui qu'il va devenir, par l'intermédiaire de l'amour de Livia. Il ne se cherche pas lui-même au contact de l'être aimé, mais cherche celui que tout le monde croit qu'il est : Antoine de Latour-Jacob. Et c'est à travers l'amour de Livia qu'il trouve des indices nécessaires à sa quête.

L'esprit de Roger Croutin ne vit que pour son corps dont il est dissocié, il vit presque par procuration ; lorsqu'Antoine de Latour-Jacob lui annonce qu'il aurait pu s'enfuir avec Nathalie, son ancien amour, il imagine ce que son bonheur aurait été si son esprit était dans ce même corps.

Au cours du viol de Nathalie, les identités de Roger et d'Antoine se confondent peut-être pour se combiner, mais créent en réalité un monstre : «*Le cœur tordu, je dois aller au bout, pour ma mémoire, pour ne pas laisser une nouvelle fois son corps en friches m'empoisonner la tête [...]. Et aujourd'hui, la sentir s'affoler sous moi pour le compte d'un inconnu m'emplit d'une haine, d'un dégoût de moi-même que je retourne contre elle, je la griffe, je la bats, elle en redemande [...]. Je suis déjà ton meurtrier dans ma tête, comme tu as tué Roger Croutin, en trois phrases et le cri de ton ventre.*» (pages 166-168).

On voit ici se dégager la personnalité de Roger Croutin, mais aussi celle d'Antoine de Latour-Jacob, dans son «*dégoût de moi-même*». Le personnage se nie entièrement : il tue Roger , tout en considérant Antoine comme un «*inconnu*» qui lui fait de l'ombre. Pour lui, l'acte sexuel avec Nathalie est la négation de lui-même, de ce qu'il a été et de ce qu'il sera. Ce passage est d'autant plus intéressant qu'il doit être considéré comme un pas vers la mort, vers la fin du roman.

Dès l'instant où le personnage se trouve dans un état inhabituel, il est condamné à disparaître, c'est pourquoi Antoine, étant devenu Roger et vice versa, dans les dernières pages, ne peut que mourir. Ils se livrent un combat sans merci ; il est donc évident que tous deux doivent mourir, pour laisser la place à une identité plus claire, plus distincte, en marche vers celle d'Antoine. Ainsi il tue son «*fantôme*», la mémoire vive de Roger.

L'acte charnel est à la fois meurtre et naissance, plus qu'acte d'amour. Cependant, l'un est indissociable de l'autre. Le personnage, à travers cet acte est dissocié et tiraillé entre ses deux identités principales.

Ce roman est une fable qui offre toute une réflexion sociale et morale, sur les classes sociales (le personnage de rang social inférieur qui se voit promu à une position supérieure en découvre les revers), sur les rôles sociaux, sur le paradoxe qui fait que l'homme riche et connu est heureux d'être débarrassé de sa femme et de ses responsabilités en étant boucher, tandis que le boucher rêvait d'être avocat. La moralité est un peu comme celle d'une fable de La Fontaine (par exemple, «*Le savetier et le financier*») : mieux vaut rester dans une situation inférieure où il y a moins de soucis et moins de dangers.

La critique consacra Didier van Cauwelaert comme fils spirituel de Marcel Aymé. Il obtint le prix Gutenberg 1987.

“Le nègre” (1986)

Pièce de théâtre de 75 pages

Julien, qui est nègre de son métier, rédigeant les autobiographies des autres, devant écrire celle de Pierre, passe trois semaines chez lui pour se mettre dans sa peau et mieux «*sentir*» la vie de ce magistrat. Il va jusqu'à fumer ses cigares et porter ses vêtements. Mais il se met aussi à changer des choses dans sa vie. Il fait le ménage, ce dont Pierre n'a jamais eu le courage. Il évince toutes les personnes qui encombrant sa vie. Il se débarrasse de Maurice Bombel, médium en fauteuil roulant qui contrôle, dit-il, la vie de Pierre, de Gigi, sa maîtresse. À Lucienne, la bonne qui passe son temps à chanter des airs d'opéra, il fait obtenir une audition à la télévision, et la voilà sortie de la vie de Pierre. À Marjolaine, la fille de Pierre qui veut être comédienne et qui, en attendant paraît dans des publicités (pour mieux jouer dans une publicité de mouchoirs, elle a attrapé un rhume !), il donne l'adresse d'un cinéaste connu auprès duquel elle obtient un rôle. Il envoie Olivier, le fils de Pierre qui se drogue au sirop pour la toux, cueillir des oranges dans un kibboutz en Israël. Finalement, il ne reste que Clémentine, la deuxième femme de Pierre qui peut enfin reprendre avec elle l'histoire d'amour commencée des années plus tôt. Le nègre se retire alors, non sans laisser son manuscrit.

Commentaire

Le métier de nègre est ainsi défini : « *Transformer les souvenirs en bon français. Écrire pour des gens qui ne savent pas, qui n'ont pas le temps, pardon. Écrire dans l'ombre, écrire au noir... D'où le nom de nègre.* » (page 14). On retrouve dans cette pièce l'humour habituel à Didier van Cauwelaert : « *Les gens qui disent que je suis misogyne, ils n'ont écouté que la moitié de mes chansons. Sinon ils sauraient que j'ai le même mépris pour les hommes que pour les femmes.* » (page 59). Le thème, constant chez l'écrivain, du dédoublement d'identité est ici lié à la création littéraire, à une réflexion sur la création littéraire. Car le nègre qui écrit votre autobiographie vole votre identité ou vous prête la sienne : il vous manipule.

La pièce a été jouée aux Bouffes-Parisiens, par Jean-Claude Brialy.

En 1986, Didier van Cauwelaert a été le scénariste de "*Marie-Love*", téléfilm réalisé par Jean-Pierre Richard.

En 1987, il fut le dialoguiste de "*La maison assassinée*", adaptation du roman de Pierre Magnan du même titre (au lendemain de la Grande Guerre, Séraphin Monge revient dans son pays natal pour élucider le mystère du massacre de sa famille entière alors qu'il était âgé de trois semaines), film de Georges Lautner avec Patrick Bruel et Anne Brochet.

En 1988, il fut le dialoguiste de "*Deux hommes et un cercueil*", film d'Agnès Delarive.

"L'orange amère"

(1988)

Roman de 238 pages

À Chavignin, station de ski fantôme, Jeanne Brun fut élevée par ses deux marraines, Clémence et Madeleine, qui se disputaient sa préférence, qui sont les veuves de deux hommes dont l'un est censé être son père : est-ce Corentin Chaume, le farfalu peintre animalier, ou Paul de Freine, l'aristocrate trafiquant d'armes? Madeleine Chaume, qui peignait les tableaux pour son mari, en produit encore lorsqu'il faut payer les réparations du château du peintre. Jeanne est élevée aussi par le curé du village, le père Mikhaïlovitch ou Miko. Queen Mary est le fidèle jardinier de Clémence ; ils eurent une brève relation et il en conserve le souvenir toute sa vie, la suit partout. Jeanne et Guillaume, le fils de Clémence, étant à peu près du même âge, en viennent à faire l'amour ; mais il se rend compte alors que la voiture dans laquelle ils sont venus s'ébranle, la rattrape, se met au volant pour tomber dans un ravin et y mourir ! Pendant deux ans, elle se réfugie chez Marie, qui fut une ursuline sous le nom de Mère Marie-de-la-Résurrection et qui maintenant fabrique de l'alcool. Jeanne, qui est plus à l'aise avec les onomatopées qu'avec les mots ordinaires pour parler de son univers, fait alors ses études au couvent, mais Clémence vient l'enlever et elles font, avec Queen Mary, plusieurs fois le tour du monde (mais seul le premier est raconté). Jeanne va ensuite à Paris, fait le doublage de Lisa Brent, actrice américaine de films semi-pornos, s'identifiant complètement à elle, vivant tout ce qu'elle vit. Elle se marie et, à la fin, s'isole dans son appartement pour construire un train électrique qui s'étendra partout.

Commentaire

Cette histoire, apparemment légère et enlevée, présente des personnages hauts en couleur comme :
- le père Mikhaïlovitch, personnage tiré de "*Poisson d'amour*" où il a perdu un doigt chez les Guaharanis (page 11), qui fut aumônier des artistes et qui est décrit ainsi : « *baroudeur miniature qui, avec ses quarante-huit kilos et sa coiffure de Jeanne d'Arc, saluait sous les applaudissements des chefs d'État, s'évadait d'un camp de prisonniers dans un gâteau d'anniversaire, appelait par leur prénom les vedettes de cinéma et fomentait des révolutions en Amérique latine.* » (pages 11-12.)

- Mère Marie-de-la-Résurrection, l'ursuline costaude qui défroque, s'intéresse à la politique et à la philosophie et chez laquelle Jeanne se réfugie alors qu'elle est une bouilleuse de cru qui rappelle le révérend père Gaucher d'Alphonse Daudet dans les "*Lettres de mon moulin*".

Mais cette histoire est en fait poignante. On prend vite en pitié l'héroïne, jeune fille mal aimée ou trop aimée qui médite cette leçon : «*Clémence avait une vision simplifiée des choses, mais qui tenait au corps et s'appliquait à tout. La vie, disait-elle, c'est comme l'orange amère : elle n'est bonne à manger que si l'on en fait des confitures.*», c'est-à-dire des souvenirs, car le curé, pendant certaines soirées avec Jeanne, «*débouchait ses pots d'oranges*» (page 29). Pour vivre sa vie, Jeanne va peu à peu détruire sa propre identité.

Le roman est écrit à la troisième personne comme si l'auteur qui, dans ses deux romans précédents utilisait la première, avait eu quelque difficulté à se mettre dans la peau d'une femme.

Au passage, il exerce sa satire sur les nations qui achètent des armes : «*Les plus délicieux, c'étaient les Grecs. État-major complètement noyauté, à l'époque. On leur fait une démonstration de roquette antichar, avec destruction du char, succès complet, et le général, au lieu d'acheter la roquette, a commandé le char.*» (page 69)

Ce quatrième roman reçut de la critique un accueil réservé : on lui reprocha une certaine facilité et une impression de déjà-vu.

"Triplex"
(1988)

Scénario

Nathalie et Frank sont avocats et fiancés, mais elle est une pure qui débute, lui, un jeune loup combinard. Commise à la défense de l'inventeur d'une carte à puce qui a été ruiné frauduleusement par ses concurrents et qui est peu enclin à se défendre, elle a à lutter contre Frank, avocat du syndic de faillite.

Commentaire

Le film a été réalisé en 1991 par Georges Lautner, avec Patrick Chesnais et Cécile Pallas.

"L'invité surprise"
(1989)

Scénario

Martin, jeune homme sans histoire, est le seul témoin principal d'un attentat, l'explosion d'une voiture piégée. Ayant en sa possession la photo du terroriste présumé, qui se révèle être un agent de la D.G.S.E., il est bientôt poursuivi par les services secrets qui tentent de récupérer cette preuve embarrassante. Épaulé par son père adoptif, Charles Mazzena, ancien chef de la brigade antigang, limogé six mois plus tôt à cause de ses méthodes expéditives, il tente d'ameuter la presse afin de sauver sa vie. Mais son initiative a pour conséquence d'envenimer une affaire dont le point de départ se révèle n'être finalement qu'une dette de jeu, contractée par l'agent soupçonné, envers des truands qui ont plastiqué sa voiture pour accélérer le remboursement.

Commentaire

Le film a été réalisé en 1980 par Georges Lautner avec Victor Lanoux et Michel Galabru.

“Feu sur le candidat”
(1990)

Scénario

Robert Cavaillon, le roi des aliments pour chats, décide de faire carrière dans la politique, de se présenter aux élections présidentielles. On fabrique donc le candidat. Sa popularité inquiète vite ses adversaires, qui tentent par de multiples moyens illégaux de le faire tomber. En vain. Reste la solution radicale : le faire abattre. On engage donc Jean Mazzetti, un pro, pour éliminer le gêneur....

Commentaire

Le film a été tourné en 1989 par Agnès Delarive avec Patrick Chesnais et Michel Galabru.

“Un objet en souffrance”
(1991)

Roman de 220 pages

Dans un grand magasin travaillent Simon Chavroux, vendeur de jouets, et Adrienne, sa femme, qui est au rayon des parfums. Il rêve d'avoir un fils mais ne peut la féconder. Or, par hasard, dans un hôpital, il rencontre François Foncinet, un homme d'affaires féroce. Attendri par ce raté impuissant et subjugué par Adrienne, il décide de l'aider en lui donnant un fils. Mais elle meurt après l'accouchement. Simon élève l'enfant, le petit Adrien qui est l'«*objet en souffrance*» (page 76.) car il n'a pas été réclamé par son destinataire. Petit surdoué, il fait preuve de plus de maturité que son père et les rôles sont inversés : il grandit et s'éduque par lui-même tandis que Simon, qui se met à boire, voit son existence se transformer : des femmes séduisantes l'abordent, son salaire augmente sans arrêt, il casse des vitres de voiture qui se réparent aussitôt, il va en prison mais n'y reste pas. Cependant, François, qui domine économiquement Simon, voudrait diriger l'éducation d'Adrien, exactement de la même façon qu'il conduit ses affaires. Cela mène à toutes sortes de circonstances inattendues qui dégénèrent parfois en véritables catastrophes. De dépit, il révèle à Simon que cet enfant n'est pas le sien.

Commentaire

Dans cette histoire qui met en scène les problèmes posés aux deux personnages par la fausse paternité ou la paternité par procuration, d'un chapitre à l'autre, la narration alterne entre eux.

“Cheyenne”
(1991)

Roman de 201 pages

À l'âge de trente et un ans, le narrateur reçoit une carte postale d'Anvers, montrant une écluse et simplement signée «*Cheyenne*». En fait, il s'agit de Marie qui s'est donné ce nom plus sauvage, qui, à l'âge de dix-sept ans, a fui de chez ses parents, diplomates et divorcés, et est devenue hôtesse de l'air pour Air France. Il pense qu'elle lui a donné ainsi un rendez-vous à Anvers, auprès de l'écluse, et il s'y rend au volant de sa vieille voiture anglaise, se rappelant, tout au long du voyage, toutes les rencontres qu'il eut avec cette femme dont il est amoureux depuis son enfance.

En effet, à l'âge de onze ans, il l'a rencontrée dans l'avion qui le menait de Nice vers Glasgow. À l'escale de Paris, au lieu de continuer, il déclara qu'il devait aller voir sa tante qui était à l'hôpital.

Cheyenne le conduisit chez elle où il chercha à la séduire en lui montrant son manuscrit, en faisant la vaisselle, en préparant le café, etc. Le lendemain, il fit la tournée des éditeurs avec son manuscrit : devant leurs refus, il se proposa de devenir «*le plus jeune écrivain du monde publié à compte d'auteur*». Il revint à l'appartement, avec des fleurs. Mais était là Jean-Noël, le commandant de bord, qui, à Niamey, avait recueilli Cheyenne, et était devenu son amant : le gamin s'enfuit, continua son voyage.

À l'âge de vingt et un ans, il la retrouva à l'occasion d'un concert sous un chapiteau à Pantin. Elle se débarrassa de son cavalier, un steward, et se rendit avec lui à son appartement où ils firent l'amour. Mais, le lendemain, à son réveil, elle n'était plus là.

À Anvers, il se rend auprès de l'écluse de la carte postale, mais Cheyenne ne vient pas. Il apprend qu'elle s'est suicidée au volant d'une Mercedes, cadeau du docteur G., cardiologue qui l'avait épousée contre l'avis de ses parents : ils avaient eu un fils, qui portait le nom du narrateur. Celui-ci va la voir à la morgue où Bob, le préposé, a maquillé le cadavre. Puis il fait une enquête auprès de ceux qui l'ont connue. Elle était devenue installatrice de systèmes d'alarme.

Commentaire

Cette histoire de l'amour que vit un enfant de dix ans jusqu'à son âge adulte, pour une hôtesse de l'air qui n'est en fait qu'un fantôme, est un magnifique portrait de femme, très triste et, de ce fait, très beau. On pourrait rapprocher "*Cheyenne*" de "*La modification*" de Butor : dans les deux livres, les étapes d'un trajet rythment les étapes de la réflexion du personnage, ce qui modifie son attitude.

Le roman montre comment les dons précoces de l'enfant, rappel de ceux de Didier van Cauwelaert lui-même, en sont venus à modeler sa vie, où Cheyenne a tenu une grande place.

L'auteur replit un thème qui lui est cher, celui du transfert de personnalité.

Il se plut à des jeux de mots, des oppositions ou des rapprochements incongrus : «*Le mal était fait ; autant essayer de le faire bien.*» (page 127).

"Les amies de ma femme"

(1992)

Scénario

Albert Jollin est marié depuis cinq ans avec Victoire, et ils forment un couple idéal : il partage ses rires, son bonheur, sa légèreté, son chat... et ses copines. Car Victoire est tellement heureuse qu'elle se sent coupable par rapport à ses cinq amies qui sont toutes des stressées chroniques, des rateuses de suicides ou des nymphomanes à problèmes, en un mot, des professionnelles de l'échec selon Albert pour qui leur seul objectif est de parasiter leur couple en s'incrutant chez eux jour et nuit, en sabotant leurs week-ends par des appels au secours ou des catastrophes urgentes. Mais, le jour où il perd son travail et, du même coup, l'amitié de ses copains, tout bascule, et on assiste au sauvetage d'un homme par celles qui auparavant lui pourrissaient la vie.

Commentaire

Dans cette adaptation d'un roman de Philippe Adler, Didier van Cauwelaert a voulu montrer qu'un même événement pouvait être perçu différemment selon l'angle choisi pour le raconter. Il a lui-même réalisé le film, qui a été joué par Michel Leeb, Christine Boisson, Françoise Dorner, Dominique Lavanant, Catherine Arditi, Nadia Farès, Anne Kessler.

En 1993, Didier van Cauwelaert, en collaboration avec Jacques Pessis et Jacques Crépineau, produisit quatre téléfilms : "*Lido of Paris*" ("*Les filles du Lido*").

“Un aller simple”
(1994)

Roman de 195 pages

Un Marseillais de dix-neuf ans, qui, bébé, a été volé avec la voiture dans laquelle il dormait et fut ensuite élevé chez des gitans des quartiers nord qui l'ont appelé Aziz Kemal et lui ont procuré de faux papiers d'identité qui le disent originaire d'Irghiz, ville supposée du Haut-Atlas, passe de ce fait pour un clandestin marocain quand, voleur de radios de voitures, il se fait arrêter le jour de son mariage avec Lila, à l'occasion d'une rafle de police. Avec lui est inauguré, par une grande opération médiatique, un mode d'expulsion «*en douceur*» qui doit améliorer l'image du gouvernement.

Au Maroc, il est confié à Jean-Pierre Schneider, un jeune et idéaliste «*attaché humanitaire*» au ministère des Affaires Étrangères, chargé de le ramener dans le pays d'où on pense qu'il vient mais qui n'est pas du tout le sien, de le «*réinsérer dans ses racines*». Quand il lui demande où se trouve son lieu de naissance, le doigt d'Aziz montre au hasard une zone vierge du Haut-Atlas. Et l'aventure commence.

Il apparaît que le jeune énarque inexpérimenté a de la bonne volonté, mais qu'il est en pleine dépression, souffrant lui-même d'une sorte d'expulsion puisqu'il est nostalgique de sa Lorraine natale et qu'on lui cocufie sa femme pendant qu'il est parti. Cela le rend attachant aux yeux d'Aziz qui, pour le charmer, enjolive la réalité de sa vie, emprunte à une légende l'histoire de sa prétendue ville natale, parlant d'une vallée secrète dans les montagnes de l'Atlas où vivent des hommes gris, histoire que Jean-Pierre gobe tout rond, songeant même à consacrer un livre à cette équipée riche en aventures.

Aziz recrute comme guide Valérie, une jeune Française plus à son aise au Maroc qu'en France, alors qu'il est plus à son aise en France qu'au Maroc. Et ils entreprennent ce voyage dans le Haut-Atlas, à la recherche d'un «*paradis*» imaginaire, Jean-Pierre faisant aussi un pèlerinage vers son enfance. Il meurt au terme de cette expédition. Aziz rapporte le cadavre à ses parents, mais se le fait voler. Il raconte alors que Jean-Pierre s'est fait enlever au Maroc.

Commentaire

D'un problème d'actualité ô combien difficile à résoudre, Didier van Cauwelaert, échappant aux préjugés, a su tirer une très belle histoire d'amitié imprévisible entre deux êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer, un roman drôle et poignant, un chef-d'œuvre d'ironie, mêlant constamment le rire et les larmes.

Parmi ses livres, ce roman virtuose est celui dont la narration est la plus linéaire et la moins encombrée (ou enrichie) de personnages ou d'épisodes adventices. C'est un duo sans pareil qui réunit deux individus complètement différents, diamétralement opposés, mais qui sont deux déracinés qui ont perdu leurs repères, tandis que Valérie, elle, a trouvé un ancrage dans sa vie.

Aziz a été recueilli par des «gens du voyage», ce qui l'a peut-être prédisposé à une certaine errance, même s'ils sont maintenant sédentarisés. À vingt ans, c'est un garçon à part dans sa communauté, mais qui ne s'en rend même pas compte. Il est sans racines, mais, au début, ne se pose pas de questions, vit sa vie dans l'inconscience, dans l'innocence. Cependant, il est interpellé par les événements qui le plongent dans le monde arabe avec lequel il n'avait qu'une relation abstraite, livresque, limitée jusqu'alors à un atlas et à une légende qu'il racontait à sa copine, ce mythe ne correspondant à aucun vécu.

Les deux hommes se livrent à des jeux de rôle, ce qui entraîne des malentendus et des mensonges qui permettent à l'histoire de progresser. À la fin (qui est un peu abrupte, le livre paraissant presque inachevé), quand on parvient enfin à la vérité, il est déjà trop tard puisque les personnages ont été irrémédiablement transformés. Ils n'ont plus d'autre choix que de continuer à vivre avec leurs mensonges.

On passe d'un narrateur à l'autre, d'abord Aziz qui s'exprime avec beaucoup d'humour :

- «*J'ai commencé dans la vie comme enfant trouvé par erreur. Volé avec la voiture, en fait. J'étais garé sur les clous et, pendant les années qui ont suivi, Mamita, quand je ne finissais pas mon assiette, disait que la fourrière allait venir me chercher. Alors je mangeais trop vite et après je rendais tout, mais dans un sens c'était mieux ; ça m'évitait de prendre du poids. J'étais l'adopté, je restais à ma place.*»

- «*Avant-hier matin, je prenais tranquillement l'apéritif de mes fiançailles, et aujourd'hui j'étais le clandestin-témoin, l'expulsé modèle qui volait vers le pays de ses faux papiers, en compagnie d'un homme qui ne comprenait pas pourquoi sa femme ne l'aimait plus.*» (page 72)

- «*J'étais parti avec un agité de bureau, et je me retrouvais avec un apprenti sauveteur, un aventurier du futur qui mangeait des germes.*» (page 90).

Puis l'action bascule peu à peu sur l'univers de Jean-Pierre qui devient le narrateur, son journal étant placé au centre du roman. Le compte rendu des étapes de l'expédition est parsemé de réflexions sur ses origines et sur ce qu'il a été ; il marque la perte de sa femme : «*Clémentine s'éloigne. Elle est la seule qui ait cru en moi ; elle m'a quitté lorsque moi j'ai cessé d'y croire.*» (page 87). Il trouve les mots «*un aller simple*» (page 157) pour intituler le roman qu'il s'apprête à écrire, ces mots suggérant qu'il ne veut plus retourner en arrière, dans la vie qu'il menait jusqu'alors. C'est ce qui lui arrive effectivement, mais, ironiquement, les mêmes mots devaient servir à sceller le sort d'Aziz.

On apprend ensuite qu'Aziz a ajouté à ce journal un début et une fin ; que, se mettant ainsi en quête de lui-même, il a inventé, pour le bonheur de Jean-Pierre Schneider, «*l'homme gris*», le défenseur d'Irghiz, la cité cachée. Inversement, Jean-Pierre ne vit plus que pour retrouver cette vallée. Ainsi, les deux personnages sont des inventeurs de fictions, et le livre est donc aussi l'histoire des circonstances d'écriture d'un roman.

Ils sont indissociables l'un de l'autre et de l'image que cet autre lui renvoie. On ne peut parler d'une relation amoureuse entre Jean-Pierre et Aziz, mais Valérie joue un rôle de catalyseur de leurs personnalités, matérialise leurs élans pulsionnels l'un envers l'autre. On assiste d'abord à la relation entre elle et Jean-Pierre, mais, se refusant à lui à cause de maladies présentes dans un lac, elle se fait presque violer : «*J'ai été maladroit, brutal, je le sais, mais j'avais trop envie, trop besoin, et elle m'a laissé venir en elle avec fatalisme. Quand j'ai constaté que j'avais joui tout seul, je lui ai dit, contrit, d'une petite voix : "Achib Allah", comme un mendiant à qui l'on a rien pu donner. Elle a eu l'indulgence de sourire. Je t'aime. Tu m'as répondu : "Mais non". Tu verras bien quand j'en aurai fait un livre.*» (page 94).

Puis Aziz, qui n'a jamais fait l'amour qu'avec Lila, et encore, par derrière, «*pour la respecter avant le mariage*», découvre avec Valérie l'amour «*les yeux dans les yeux*». Il aurait dû s'agir d'une consécration et ce n'est qu'une dénégation : sans refuser son corps, elle lui refuse ses sentiments : «*J'avais beau m'appliquer, m'agiter, passer de la délicatesse à la violence, on aurait dit que je lavais la voiture et qu'elle patientait derrière le pare-brise.*» (page 70).

Cet amour ambigu qu'elle représente est le miroir dans lequel ils se regardent évoluer et changer ; ils s'aiment en elle, comme Aziz le marque bien à la fin : «*À elle, peut-être, je confierai la vérité. Je dirai que tu nous as quittés en la tenant dans tes bras, son prénom sur ta bouche [...]. Un jour, si tu le veux, nous lui ferons l'amour.*» (page 120).

L'auteur a su s'imprégner de différents milieux. Il décrit les cités gitanes de Marseille, les voyages organisés, la fin de la sidérurgie en Lorraine. Surtout, il évoque l'émigration avec réalisme, humour et cruauté ; il critique la politique d'immigration française, l'expulsion des immigrants clandestins ; il dénonce le racisme ; il promeut la reconnaissance de l'autre.

Ce voyage initiatique est une fable écrite avec impertinence, émotion, rapidité.

Le roman a été couronné par le prix Goncourt, l'auteur retrouvant son statut de «vrai romancier d'aujourd'hui» auprès de la critique. Il a été traduit dans une vingtaine de langues.

Didier van Cauwelaert a tiré de son roman un scénario qui, en 2001, a été porté à l'écran par Laurent Heynemann. Comme, quand on lit le roman, on se ne sait pas si Aziz ressemble à un Arabe ou à un Gitan, il a, pour prouver l'absurde de sa situation, choisi un acteur à l'apparence physique européenne, Lorant Deutsch. Jacques Villeret a été Jean-Pierre, et Barbara Schulz, Valérie.

“Noces de sable”
(1995)

Pièce de théâtre de 131 pages

Sylvie Janin, devenue écrivaine à la suite d'un accident lors du Paris-Dakar qui a fracassé son dos mais qui est en mal d'inspiration, dépressive et même suicidaire depuis que son amant, Pascal, l'a quittée, dont le roman n'avance plus (c'est en s'inspirant de lui qu'elle écrivait ses romans), revient dans la maison de son père, où elle a grandi, maison qui se trouve au bord de la mer, est cernée par les sables. Elle parvient à engager Bruno Bornsen comme jardinier bien qu'il ne tienne plus à rien, étant tenté par le suicide, sa femme, Christine, le trompant avec son patron, et son chien s'étant noyé. Elle décide de faire de lui le personnage de son prochain roman et, en secret, retranscrit fidèlement tout ce qu'il raconte. Elle en vient à connaître son « homme-objet », muse et sujet malgré lui, au point de prévoir ses réactions. Ils deviennent amoureux, essayant d'oublier leurs partenaires précédents. Dans un faux suicide spectaculaire, elle fait sauter la maison et se sauve en voiture avec le manuscrit.

Commentaire

La pièce a du mal à démarrer. Mais on retrouve l'ironie mordante de Didier van Cauwelaert : quand Bruno découvre qu'il est considéré par Sylvie comme un personnage de roman, il se met à agir tout comme : « *Je ne suis pas un souvenir ! Je suis un brouillon !* » (page 125). Bruno est un balourd qui se révèle plus fin et moins léger qu'il n'y paraît : s'il sait faire pousser des fleurs, sur une plage, il connaît aussi les destins de Rilke et de Colette ; s'il est obnubilé par sa Christine, il est curieux de tout ; s'il est complexé, il est complexe. Cet être troublant donne du relief à cette pièce sur l'écriture et la frontière ténue entre fiction et réalité.

Cette dramatique histoire d'amour, mise en scène par Michel Fagadou, a été créée au Studio des Champs-Élysées par Étienne Chicot et Catherine Rich.

En 2008, au Théâtre des deux rêves, à Paris, elle a été de nouveau mise en scène par Julien Delbès, avec Emmanuelle Bodin et Tristan Petitgirard.

Écrivain éclectique, Didier van Cauwelaert toucha à un nouveau genre en cosignant avec le dessinateur Franck Bonnet :

“Vanity Benz”

Bande dessinée

Née Marie-Aude Chantin-Meurville, vingt-huit ans, célibataire, elle est grand reporter à “Paris-Scoop”, écrit sous pseudonyme à cause de sa maman, se fait chahuter de Liban en Cuba, se fait voler ses « scoops » par Jason Baxter :

Tome 1 : **“Cuba-Cola”**
(1995)

Vanity rapporte du Liban un « scoop » et revient en utilisant d'incroyables moyens. Son patron, peu intéressé par ce qui se passe là-bas, lui demande de rédiger un papier sur la cellulite. Elle s'envole plutôt pour Cuba. Jason la suit, flairant un bon coup. Elle met au jour un complot terroriste orchestré par un ancien nazi : il s'agissait d'introduire aux États-Unis une cargaison de cannettes de Coca-Cola droguées pour rendre les gens dociles comme des moutons.

Tome 2 : "**L'enfant qui dirigeait la Terre**"
(1995)

Après un autre reportage sensationnel à New York qui, comme d'habitude, dérape, Vanity est envoyée à Eurodisney pour couvrir un tournoi d'échecs mettant aux prises deux enfants, dont Amkaï Sang, un Tibétain, qui est champion du monde d'échecs et contrôle plusieurs chefs d'État grâce à son pouvoir psychique. Elle accompagne ensuite François Mitterrand en tournée au Liban avant de partir d'urgence pour Mourmansk, au nord de la Russie, où, avec l'aide de Natalya Sirevna et de ses enfants «*psychiques*», elle sauve le président de la république française. Apparaît un nouveau personnage, Bruno Chabert, conseiller à l'Élysée, un écrivain qui détient en fait le véritable pouvoir politique en France.

Tome 3 : "**Le sommet de Venise**"
(1996)

Vanity, après avoir été renvoyée de son journal, va passer quelque temps avec Bruno Chabert. Entretemps, Natalya tente de la contacter à partir de la base de Mourmansk. Baxter essaie de la reconquérir en s'expliquant avec Bruno. Un peu lassée de la vie, elle part pour Pékin pour une entrevue avec le petit Amkaï Sang qui dénonce l'occupation du Tibet par la Chine et, sous la pression d'un gouverneur de province, invite télépathiquement les grands chefs d'État à un sommet à Venise où il ne se passe rien. Contactée télépathiquement elle aussi, Vanity aide le père spirituel d'Amkaï à s'échapper. Amkaï lui-même s'échappe et va retrouver le Dalaï-Lama. Comme d'habitude, Jason Baxter écrit un article sur tous ces événements.

Tome 4 : "**Little Big Bang**"
(1998)

Vanity a échappé à ses auteurs qui déposent donc plainte à la police. Selon eux, tout a été causé par un étrange personnage qui prétend avoir été enlevé et reconditionné pour accueillir une entité extra-terrestre. En fuite, il demande l'asile politique aux autorités françaises, éberluées. Une résidence sûre appartenant à l'État est réquisitionnée. Le hic : Chabert et Vanity en avaient fait leur nid d'amour, le temps d'un week-end. Elle découvre vite que derrière ce personnage inconnu, qui ne se rappelle plus sa véritable identité, se cachent d'autres enjeux scientifiques et politiques. Elle entre en jeu, au risque de disparaître à son tour...

Commentaire sur la série

Didier van Cauwelaert commentait sarcastiquement points chauds et imbroglios politiques.

Didier van Cauwelaert collabora avec son ami Michel Legrand pour une adaptation musicale de la nouvelle de Marcel Aymé, "*Le passe-muraille*" (1997), qui fut donnée au Théâtre des Bouffes Parisiens, mise en scène par Pierre Boutron, avec G. Garcin, J.C. Brialy, C. Hornus, F. Dorner, F. Guérin. Elle fut saluée par la critique, étant la première comédie musicale à rencontrer un réel succès public en France et obtint le Molière 1997 du meilleur spectacle musical.

“La vie interdite”
(1997)

Roman de 373 pages

«*Je m'appelais Jacques Lormeau, 64 avenue des Thermes à Aix-les-Bains, j'avais trente-quatre ans, j'étais quincaillier Je suis mort à sept heures du matin. Il est huit heures vingt-huit sur l'écran du radio-réveil, et personne ne s'en est encore rendu compte.*» Le narrateur est mort soudainement, dans son sommeil, alors qu'il était au lit avec Naïla, son modèle et sa maîtresse car il était peintre à ses heures. Elle ne s'est doutée de rien et est partie travailler. On découvre le cadavre, on l'embaume, on lui fait des funérailles, on l'enterre et on célèbre le souvenir du mort. Cependant, avant de passer réellement de l'autre côté du miroir, il flotte un moment à côté de ceux qui vont l'accompagner dans sa dernière demeure, reste en spectateur et, chaque fois que quelqu'un l'évoque en pensée, se sent attiré et apparaît. C'est sans doute pourquoi il craint le mot « *fin* », puisque plus personne, peut-être, n'invoquera son souvenir. Il nous raconte ses pensées, quelques souvenirs, ceux des gens qui l'attirent dans leur tête un moment.

Il contemple celle qui a partagé sa vie, Fabienne, cette épouse qu'il trouve finalement plus intéressante maintenant qu'il est mort : elle s'occupe de la quincaillerie, y trouvant une occasion de s'élever de la condition sociale de sa famille et de se débarrasser de ses parents, qui avaient passé sous silence son viol par un de leurs amis ; elle n'avait été que deuxième au concours de Miss Savoie et, n'ayant pu se rendre jusqu'à Paris, avait épousé Jacques.

Il découvre Lucien, leur petit garçon, qui était devenu mûr trop vite sans doute pour compenser la puérité de son père, qui était un peu indifférent, qui s'adonne intensément aux jeux vidéo et qui lui apparaît plus tendre et plus chaleureux, car il tente d'entrer en contact avec lui au moyen du spiritisme et est alors victime d'un mauvais mot.

Son père, Louis Lormeau, qui ne cessait de se repasser les films montrant sa femme, décédée à sa naissance, prend sa place à la quincaillerie et tente même sa chance auprès de la veuve.

Brigitte, sa soeur, qui s'est repue dans son enfance d'histoires de cow-boys et qui est partie à dix-huit ans pour devenir chanteuse rock, ayant appris qu'elle est atteinte d'une maladie incurable du foie, se jette par la fenêtre.

L'excentrique Mme Toussaint, cliente régulière de la quincaillerie qui dilapidait sa fortune en oeuvres de charité, en voitures de sport et en tondeuses à gazon, devenue bouddhiste, tente de prendre contact avec lui.

Odile, la caissière de la quincaillerie, qui l'a toujours aimé, pense à lui quand elle fait l'amour, ce qui l'attire immanquablement.

La musulmane Naïla, qui posait pour lui (la toile est restée inachevée), et qui couchait avec lui, part en voyage en pensant à lui qui lui fait la cour par voyage organisé interposé.

Frédéric, l'enfant autiste, effectue avec lui un transfert de personnalité qui fait de lui un petit virtuose du pinceau ; mais à la longue, il n'a plus besoin de ses services.

Guillaume, le gendarme qui se veut aussi écrivain, qui achète de ses toiles, qui se fait complice de Lucien, qui séduit Fabienne, veut se mettre dans sa peau, se voir dans les mêmes situations afin d'écrire un roman.

Il les observe, s'amusant de la médiocrité des uns pour mieux mettre en lumière la générosité des autres. Mais il ne sait comment communiquer avec eux, comment leur dire qu'il les aime et qu'il reste à leur côté.

Commentaire

Dans cette histoire d'introspection et de recherche de soi, Didier van Cauwelaert a exploité le thème de «la vie après la mort» qu'avait popularisé le livre de ce titre de Scott Rogo qui rapportait des témoignages et expériences sur l'après-vie, évaluait de façon mesurée et instructive la plausibilité de cette expérience. Que deviennent les souvenirs, les désirs, la joie de vivre et la lucidité, lorsqu'on a quitté son corps?

Mais il n'a pas voulu donner sa recette de l'au-delà : il a fait une fiction, une histoire qui sent bon le réalisme, un suspense qui s'arrête juste au moment où l'angoisse se fait plus prégnante. Spectateur du chagrin de ses proches, du vide qu'il laisse et de la comédie de ses obsèques, tour à tour angoissé, amusé, révolté, Jacques Lormeau commence à comprendre les autres au moment où il ne peut plus rien pour eux. Sa vie prend un sens par rapport à ce qu'il était pour les autres. Comment parvenir à se faire entendre, à se glisser dans les pensées de la femme qu'on aime, dans les rêves de son fils, à terminer son oeuvre sur terre? Comment échapper aux indésirables qui vous retiennent avec leurs prières, leurs rancunes, leurs fantasmes? Faut-il chercher l'entrée d'un paradis ou la recette de la réincarnation? Peut-on traverser l'espace et le temps à la poursuite de la vie qu'on n'a pas osé vivre?

Le romancier fait preuve de son humour habituel :

- le voyage de Naïla est une sorte de code secret entre Jacques et devient le parcours d'une sorte de carte du tendre (page 100) ;
- les éclats du jeu vidéo s'entremêlent à la lecture du testament (page 132), un peu à la façon des discours des comices agricoles s'entremêlant à la conversation d'Emma et de Rodolphe dans "*Madame Bovary*" de Flaubert ;
- la voiture sportive surbaissée de Mme Toussaint reste en équilibre sur les dos d'âne (page 113) ;
- un homme meurt en fumant à cause du méthane d'un pet de vache (page 247) ;
- à Taïwan, on engage une strip-teaseuse pour escorter le défilé funéraire.

Grâce à cet humour, à la vivacité de son écriture et à la tendresse de son propos, le romancier nous détourne un moment de notre peur indomptable de la mort. Avec ce livre sur la mort, il a écrit en fait un roman sur la vie, celle qu'il faut vivre sans attendre qu'il soit trop tard.

Une fois encore, ce roman fut accueilli avec enthousiasme par la critique. Il obtint le grand prix des lecteurs du Livre de poche en 1999.

"Corps étrangers"
(1998)

Roman de 428 pages

Le héros-narrateur, le quadragénaire Frédéric Lahnberg, est un écrivain best-seller au faite de sa réussite sociale et un critique grinçant et redouté (qui procède à des exécutions capitales de rivaux, Bernard-Henri Lévy en tête). Sa femme, Dominique, la femme de sa vie, qui, à la suite d'un accident de voiture, est depuis six mois dans le coma est accidentellement débranchée et meurt. Elle était tout ce qui le rattachait encore à la vie, à l'ambition, au plaisir. Il la pleure, n'accepte pas cette brutale solitude, tente par tous les moyens de la garder aussi réelle que possible, cultivant son souvenir comme une présence diaphane dans leur appartement. Son désespoir le fait plonger dans une sorte de « no man's land » existentiel. Dégoûté par son personnage, il aspire à vivre une nouvelle histoire, à repartir à zéro, étant prêt à vendre son âme et à se raser la moustache pour redevenir le débutant qu'il fut.

Or il reçoit une lettre adressée à Richard Glen, le pseudonyme jamais révélé sous lequel, à l'âge de dix-huit ans, Dominique et lui, qui était jeune khâgneux, avaient écrit à quatre mains et publié "*La princesse des sables*", un roman de gare qui était passé presque inaperçu. Mais Karine Denesle, une jeune Belge flamande perspicace, étudiante à Bruges, un rien mythomane sur les bords, ne connaît et n'admire que l'auteur de ce navet, s'enchante des richesses cachées de ce pauvre roman à l'eau de rose où avait, en effet, été dissimulé un jeu secret de références.

Bouleversé par ce brusque rappel du passé qui lui est flanqué au visage comme une douche froide et dont Dominique lui reprochait implicitement de s'être si facilement détaché, étrangement ému par cette lettre, Frédéric y répond, et une correspondance s'établit entre eux. Il décide de se laisser envahir par cet autre lui en sommeil depuis plus de vingt ans qui prend peu à peu le dessus et l'aide à

se créer tel que Karine l'imagine. Il devient peu à peu celui qu'il n'a jamais été. De tentations inconnues en bonheurs d'imposture, peu à peu il donne corps à son pseudonyme, lui invente une apparence, un passé, un avenir et l'installe dans la réalité, pour aller jusqu'au bout d'une histoire d'amour qui, peut-être, lui est envoyée comme un signe par l'âme de Dominique qui, d'outre-tombe, prodigue ses encouragements, lui rappelle qu'il n'est meilleur carburant que le bonheur. Mais nul ne rajeunit impunément. À la découverte d'une autre partie de lui-même et d'un nouvel amour, Frédéric / Richard se retrouve obligé à une réelle remise en question.

Commentaire

Avec son humour et sa tendresse implacables, Didier van Cauwelaert continuait d'explorer les mystères de l'identité, les changements de destin qui avaient déjà inspiré ses deux grands succès, *“Un aller simple”* et *“La vie interdite”*. La citation d'un anonyme du VI^e siècle avant J.C, mise en épigraphe : «S'interroger sur son identité, ce n'est pas rechercher ses racines, c'est se demander : Qui d'autre puis-je être?», définit bien le sujet. Et, comme souvent, la première phrase du roman est significative, en dit déjà beaucoup sur ce livre passionnant : *«Depuis que j'avais renoncé à faire quelque chose de ma vie, je me contentais d'être quelqu'un. Autrement dit, je renvoyais l'image qu'on m'avait collée»*.

On peut se demander si cette histoire d'amour fou n'a pas été inspirée à l'auteur par le drame de Romain Gary (écrivain qu'il admire) qui est resté désespéré de la perte de Jean Seberg et qui s'est ressuscité sous l'identité d'Émile Ajar. Les cinquante premières pages, exceptionnelles de justesse, de rythme et de style, qui traitent le sujet du deuil d'un être cher, sont bouleversantes. On devient Frédéric Lahnberg à travers la souffrance causée par la perte de sa femme. Peut-être le romancier aurait-il dû demeurer dans cette tonalité, car le reste du livre, très romanesque, semble mériter une condamnation proférée dans *“Les vacances du fantôme”* : *«Rien n'est plus monotone que l'extravagance attendue.»*

Le roman est une éprouvette à haute densité d'imagination où grouillent la vie, le drame, la comédie. Le bouillonnement d'humanité qui vibre dans les songes foisonnants de cet écrivain prodigue qu'est van Cauwelaert procure au lecteur une vraie jouissance. Jouissance, mais aussi malaise : le surplus distrait l'attention, l'anecdote détourne du cap, l'exubérance romanesque risque de noyer l'essentiel. Et le roman semble s'essouffler, comme gêné par son ampleur. L'auteur nous épate par sa vitalité, son élégance, ses morceaux de bravoure, ses virevoltes, ses frémissements, mais il ne nous émeut pas, on ne croit pas à ce personnage. Peut-être n'y croyait-il guère lui-même?

Que faire après la mort d'un être cher? Mourir ou renaître? Se trouver ou se fuir? Frédéric choisit de se fuir. On le suit d'abord dans ses atermoiements. Accomplit-il un travail de deuil ou glisse-t-il dans la schizophrénie? À force de se complaire dans l'illusion, il rencontre une âme-soeur qui en fait autant. Il vit avec elle un amour de substitution, voit l'être disparu dans son regard, prétextant qu'il n'est pas lui-même. On voit Frédéric se draper peu à peu des particularités de Richard qu'il crée au gré des situations qui s'enchaînent, chaque complexité de sa nouvelle personnalité trouvant un sens dans la vie et l'amour qu'il a menés jusqu'alors. Mais Richard est un personnage qui devient détestable, voire malsain. Et un auteur qui imagine que son héros en imagine un autre rappelle au lecteur le trouble qu'il ressent lorsqu'entre deux miroirs, il voit son image reflétée à l'infini.

Le roman pose aussi d'autres questions :

- Peut-on changer de vie, devenir quelqu'un de neuf sous une autre identité, sans sacrifier pour autant son existence habituelle?
- Combien de temps deux personnalités peuvent-elles se partager un corps?
- Ne faut-il pas se créer sa propre personnalité avant que la vie ne s'en charge pour vous, et pas forcément par le scénario idéal?

On remarque particulièrement dans ce roman le caractère primordial du regard chez Didier van Cauwelaert. Pour lui, l'œil est le miroir de l'âme. C'est la raison pour laquelle les personnages en perpétuel changement cherchent chez l'amoureux la constance de leur identité : *«J'ai rendez-vous*

avec Richard dans les yeux de la seule personne qui le connaisse». (page 196). Cette phrase est le point de départ de l'évolution du personnage, puisque c'est à ce moment qu'il va découvrir la réelle identité de Richard Glen. C'est dans les yeux de Karine Denesle qu'il saura qui il est. Il a élaboré une personnalité, des habitudes, trouvé un logement, mais à aucun moment, auparavant, il n'a éprouvé sa personnalité au contact de quelqu'un qui le connaît. C'est Karine qui va être juge de la réalité de son changement. À partir de là, ce n'est plus dans un miroir, ni même dans un studio que Richard sera face à lui-même : c'est dans les yeux de celle qui l'aime. Il ressent alors une sorte d'angoisse, la peur de ne pas être à la hauteur du Richard de Karine, la peur de se dérober à elle et, ce faisant, à lui-même. La découverte de soi dans l'autre passe non seulement par le regard, mais aussi par la présence de l'être aimé. Ainsi Richard Glen développe son identité au contact de Karine Denesle : *«C'est une Martienne et elle existe. En plus, elle a l'air de me trouver parfaitement normal, et je n'en reviens pas d'être si à l'aise. Ça ne s'entend peut-être pas, mais, depuis le moment où elle s'est assise près de moi, je me sens brillant, léger, bien dans ma peau»* (pages 212-213). Il réunit ses identités à travers ce qu'il éprouve pour Karine :

«- Je ne sais pas si j'arriverai tout de suite à refaire l'amour, Richard.

- Moi non plus.

Notre aveu mutuel, si simple et venu de si loin, nous rend plus proche que nous ne l'avions jamais été.» (page 337).

Les craintes sur leurs performances sexuelles qu'avouent les protagonistes rendent compte de la confiance qu'ils ont l'un envers l'autre ; chacun se livre sans mensonge, c'est un des rares passages où les masques tombent. Qu'il soit Richard Glen ou Frédéric Lahnberg, le sujet est toujours lui-même, avec son passé, ses désirs et ses craintes ; Karine Denesle devient intègre dans cet élan de sincérité et de confiance. L'identité des deux acteurs est enfin claire, ils sont eux, ils sont heureux.

Dans le magma des questionnements (effusions identitaires, angoisses du paraître), l'amour est une valeur sûre, le réconfort au détour d'une nuit, une pause mais de courte durée, car, à la page suivante, il ne devient qu'une brève parenthèse :

«- Tu ou vous? demande-t-elle comme on dit "pile ou face".

- On essaie le tu, et on se redira vous après l'amour par exemple.» (page 338).

Richard et Karine accèdent à une union totale dans leur étreinte : *«Et elle me prend en elle. Je la serre contre ma peau pour retenir le cri de plaisir, de douleur que nos corps s'échangent. Mes mains réapprennent, reconnaissent, ne se lassent pas de chercher les caresses qu'elle veut, de freiner ses mouvements pour me laisser le temps de l'aimer.»* (page 377).

L'espace de cet instant, Richard Glen s'est séparé physiquement de Frédéric. Mais, après, il se disloque devant une apparition qu'il croit être celle de Frédéric de l'autre côté de la rue : *«Et l'impossible se produit. Toutes les pièces de l'appartement sont éclairées, en face, et je me vois. Fermant les volets en trois temps, pour éviter que les crochets ne se coincent dans la glissière mal ajustée. Karine gémit mon nom. Il se déplace dans mon dos, d'une fenêtre à l'autre, de l'allogène à la lampe chinoise, allume les appliques avant d'éteindre le lustre. Ce sont mes gestes. Dans l'ordre. Mes manies, mon trajet.»* (page 377). L'illusion de cette dissociation n'est pas unique, car ce n'est plus Frédéric qui fait face à Richard, mais le contraire. Le protagoniste est conscient de son autre moi-même. Ils sont alors sujets au même dédoublement, à la même douleur de voir, ou de sentir, son autre moi pousser cet autre qui ne devrait plus être qu'un fantôme. Les sujets se renient, se suppriment ; ils ne sont plus, puisqu'ils sont doubles.

Le personnage de Frédéric Lahnberg, à travers ses relations avec Dominique, possédait déjà une identité très ambiguë. Nous savons dès le début du roman que son passé le définit mal. Enfant mal élevé par une mère trop jeune, peu ou pas élevé par un père supporter de football, il a été adopté par David Lahnberg, le père de Dominique ; il s'est mis à ressembler à son père adoptif et à aimer Dominique : *«Fils adoptif et éternel fiancé, j'ai connu mes plus grands bonheurs au milieu de la suspicion générale, que l'on me crût l'amant de ma sœur ou le petit ami de ce chef d'orchestre à l'élégance raffinée.»* (page 22). Cette ambiguïté n'existe que pour les autres, car le personnage sait, ou croit savoir, qui il est ; de ce fait, elle ne semble pas l'avoir déstabilisé, elle lui a simplement donné le pouvoir de se défaire de lui-même pour accéder à un monde, à une identité différents. Si cette situation étrange ne trouble pas le protagoniste, elle trouble le récit, et c'est à travers une nouvelle

occurrence de l'ambiguïté que se traduit une confusion plus profonde : «*Ma femme-sœur était intrusive, indésirable - trop légitime.*» (page 103). Le mot composé «*femme-sœur*» rend bien compte du conflit identitaire que subit Frédéric. Malgré ce qui semblait clair plus haut, il n'a certainement jamais su s'il devait considérer Dominique comme sa femme, de par leur nom, leurs rapports, leur différence de sang, ou comme sa sœur : même nom, même père (adoptif) et passé commun. On peut penser que cette confusion est à l'origine de son besoin de changement ; David Lahnberg avait eu «*cinq vies successives*», Dominique était morte cinq fois, et Frédéric reproduit le schéma familial en se dotant de cinq identités différentes au fil du roman.

Karine Denesle possède une identité aussi complexe qui influe sur celle de Richard. Parallèlement, elle inspire Richard dans son projet d'écriture, et le mensonge de son identité l'en éloigne : «*Karine... J'ai tellement aimé croire que vous aviez endossé pour moi une fausse identité - mais vous ne m'avez caché qu'un décor. [...] Vous aviez du désir pour un écrivain qui n'existe pas et je suis tombé amoureux [...] d'une Karine fantôme qui a l'inconvénient maintenant d'être réelle.*» (page 293). Le mensonge a rapproché Richard de Karine et sa non existence les sépare. Il n'est plus désormais le créateur, celui qui écrit un monde qui n'existe pas, il est devenu le spectateur de sa vie et de celle de Karine. Il subit alors l'étrange personnalité de la Brugeoise devenue banale puisque réelle. C'est ici que Didier van Cauwelaert nous donne à lire le paradoxe étonnant du créateur face à son monde qui prend vie. Le personnage refuse l'identité de Richard Glen dès l'instant où celle de Karine existe. C'est ce qui nous permet de dire que la femme est à l'origine du désordre identitaire du personnage. Dominique ne cesse de quitter Frédéric parce qu'il a abandonné la part artistique de son identité en devenant critique littéraire impitoyable et non écrivain.

Parsemé de phrases subtiles, «*Corps étrangers*» est un roman intelligent sur la quête d'une identité perdue.

“La demi-pensionnaire”
(1999)

Roman de 221 pages

Le narrateur, Thomas Vincent, est miné par un long et vieux remords et a démissionné de la vie. Mais lui, qui travaille dans l'industrie de la musique, est approché par une vieille dame qui lui offre de l'argent pour redonner brièvement la vie à l'homme des rêves de sa fille, Hélène, son mari, le lieutenant Charles Aymont d'Arboud, malheureusement décédé à la guerre et dont il est le sosie. Il consent à jouer ce rôle auprès de celle qu'il croit être une veuve inconsolable.

Mais il constate : «*Hélène a trente ans moins le quart, comme elle le dit pour s'y habituer. C'est la fille la plus sexy, la plus joyeuse et la moins facile que j'aie jamais rencontrée. En vingt-quatre heures, elle m'a donné une raison de vivre, un rôle à jouer, une seconde chance. Ce qu'elle attend de moi est complètement fou, mais j'irai jusqu'au bout de son rêve, même si je finis en prison, en morceaux ou chez les dingues. Elle est lion ascendant lion, championne de voltige aérienne. Sur terre, elle vit dans un fauteuil roulant. Et, de nous deux, c'est vraiment moi l'infirme.*»

Il découvre que cette femme superbe qui éveille son désir n'est pas vraiment veuve, est tout à fait consolée et refuse sa compassion, que son pitoyable double jeu n'est que la pâle abstraction d'un théâtre en trompe-l'oeil aux stupéfiants imprévus. Il peut librement retrouver son néant quotidien, mais il choisit l'aventure, son combat pour Hélène étant un acte d'amour. Mais aussi le seul moyen pour lui de redevenir l'être humain qu'il ne cessait de fuir. Il découvre avec elle la liberté, la vraie. Cependant, il abandonne rapidement son jeu de rôle pour redevenir lui-même face à celle qu'il apprend à aimer.

Commentaire

Dans ce roman d'amour se mêlent mensonges et tendresse, à travers la quête de Thomas Vincent se heurtant aux fantômes du passé d'Hélène. Cette rencontre apparaît extraordinaire car, si elle est une «*demi-pensionnaire*» de la vie, Thomas n'en était qu'un externe avant de la rencontrer. Ces deux infirmes vont former un couple de champions de voltige grâce au talent et à l'amour de la vie que montre van Cauwelaert qui inaugure, avec ce roman plein de fraîcheur, son roman d'amour le plus fou, le plus drôle, le plus tendre, un genre nouveau : le fantastique de la générosité.

“L'éducation d'une fée”

(2000)

Roman

Nicolas, inventeur de jouets, tombe amoureux d'Ingrid, une jeune veuve, mère d'un petit garçon, Raoul. Ils vivent un amour passionné jusqu'au jour où tout s'écroule, Ingrid lui annonçant qu'elle veut rompre tout en l'aimant encore... Que faire lorsque la femme de votre vie décide de vous quitter par excès d'amour? Comment sauver le couple de ses parents quand on est un petit garçon de huit ans? Une fille à la dérive peut-elle devenir une fée parce qu'un petit garçon a décidé de croire en elle?

Commentaire

Didier van Cauwelaert montrait encore une fois comment le quotidien le plus cruel peut basculer dans le merveilleux, et la détresse ouvrir le chemin d'une seconde vie. Il a écrit un roman rempli de douceur et d'humour, qui donne à réfléchir et finalement nous fait rêver. Miramax a acquis à prix d'or les droits d'adaptation cinématographique.

“L'apparition”

(2001)

Roman de 280 pages

Juan Diego est un Indien aztèque, mort en 1548, à qui la Vierge serait apparue le 12 décembre 1531, alors qu'il avait soixante ans. Elle lui aurait demandé d'être son intermédiaire auprès de l'évêque pour faire construire une chapelle. Il portait une tunique en fibres d'agave, une «*tilma*» sur laquelle s'est trouvée imprimée, devant témoins, comme une photographie, l'image de la Vierge. Depuis quatre siècles, cette «*tilma*» ferait des miracles à la basilique de Guadalupe, près de Mexico, dont certains, comme la guérison d'un jeune pêcheur dont l'oeil avait été crevé par un hameçon, ont été reconnus officiellement par la médecine. Juan Diego a d'ailleurs été béatifié en 1990. Son procès en vue d'une canonisation prévue pour 1999 étant ouvert, l'«*avocat du diable*» du Vatican désigne une commission d'experts scientifiques pour réfuter le prodige de la tunique : historiens, chimistes, physiciens, experts en tout genre, sont convoqués pour juger sur pièces. Parmi eux se trouve une ophtalmologue de quarante ans, de renommée mondiale, la Parisienne Nathalie Krentz, juive athée qui les accompagne au Mexique pour vérifier l'authenticité de cette apparition. Elle se rend à la basilique de Guadalupe, où la fameuse tunique est précieusement conservée sous vitre. Son incrédulité vacille lorsqu'elle examine le visage de la Vierge Marie : son regard est vivant, vascularisé, et renvoie l'image de Juan Diego qui l'interpelle à travers le temps, priant pour qu'elle libère son esprit de la ferveur extatique de son peuple qui le tient prisonnier d'un état qu'il refuse. Or elle découvre, dans les yeux de la Vierge, le reflet des témoins de l'apparition. Sa mission s'avère doublement infernale à cause de la barbarie mexicaine et de l'imbroglio des stratégies et des complots qui déchirent le Vatican. Les coups de théâtre se succèdent.

Commentaire

Ce roman, qui baigne dans le paranormal, est vraiment étonnant, intéressant du début à la fin, une fin qui surprend. L'histoire passionne d'autant plus qu'elle s'implante dans le réel, qu'elle serait basée sur des faits authentiques, le roman se fondant sur des recherches sérieuses (sur l'ophtalmologie, en particulier), les sources étant indiquées dans les deux dernières pages. L'auteur égratigne au passage l'Église pour ses relations mafieuses, ses finances douteuses, ses règlements de compte sur la personne du pape. Dans ce dialogue entre l'Indien et l'ophtalmologue, qui s'entendent, se rejoignent et s'aident à quatre siècles de distance, on constate qu'ouïr la voix d'autrui est souvent plus aisé que de percevoir ses propres souffrances. Nathalie Krentz, si elle hésite à croire en Dieu, croit en l'être humain, ce qui est un début. Didier van Cauwelaert, dont les romans précédents vibraient déjà de sympathie pour la condition humaine, fut ici saisi par la grâce. Bien sûr, il se cabre, se débat, appelle à son secours le bon sens sceptique et les joies de la chair. Rien n'y fait, son âme ne le lâche pas et lui prêche sans relâche l'évangile de la fraternité, des valeurs humanistes. Malgré des considérations parfois trop scientifiques, c'est un roman agréable, où l'humour de l'auteur fait merveille à travers de nombreuses anecdotes.

“Rencontre sous X” (2002)

Roman de 251 pages

«*Le jour où j'ai rencontré Talia, raconte Roy, on a fait l'amour devant quarante personnes. Ensuite, on est allés prendre un verre. Et on a fait connaissance*». Roy, dix-neuf ans, est un Blanc d'Afrique du Sud, un enfant naturel dont la mère exerce le métier de femme de ménage tandis que son père est un riche viticulteur. Footballeur, il a été acheté par une équipe française parce qu'on voulait vendre des droits de télédiffusion à son pays. Il gagne un salaire faramineux mais il reste sur la touche. Il n'a fait qu'accompagner un copain qui participait au tournage d'un film pornographique. Comme il faut le remplacer d'urgence quand il est exténué, Talia, la vedette du film, a désigné Roy au réalisateur : «*Pourquoi ne pas l'essayer, celui-là?*» Le réalisateur a acquiescé, la copulation fut tournée. Les deux jeunes gens ont ensuite pris le temps de faire connaissance et de jouer les gestes de la tendresse et de la vérité. Elle, qui a dix-neuf ans aussi, est née en Ukraine d'une mère mécanicienne et d'un père inconnu, a, comme par hasard, une princesse russe comme grand-mère maternelle, a été recrutée par une agence de mannequins parisienne qui a fait faillite au bout d'une année, s'est retrouvée dans l'industrie du cinéma pornographique où elle abat la besogne en pure stakhanoviste tout en luttant pour conserver son âme pure. La star montante du X, qui a décroché «*le zob d'or*» au festival de Hambourg, et le footballeur déchu, qui ont la beauté, l'intelligence, la lucidité et le talent, qui ont tout connu, tout défié, tout subi, ont compris l'hypocrisie de la société dans laquelle ils vivent. Mais ils vont s'en sortir avec brio.

Pour mettre de l'éternité dans le désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, Roy invite Talia à faire l'amour avec lui dans l'atelier de reproduction du musée Rodin. Ils retrouvent les gestes de la tendresse et elle s'étonne de découvrir dans les bras du sportif des émotions dont elle ignorait l'existence bien qu'elle les mimât à la perfection. Les amoureux se résigneront-ils à leur sort? Ils souffrent d'une soif d'innocence plus exigeante encore que leur fringale amoureuse. La première, Talia rue dans les brancards et renonce à jouer dans «*Le seigneur des anales*», feuilleton qui lui promet pourtant la gloire et la fortune. Puis Roy décide d'abandonner la France vénale pour retrouver sa brousse toujours vierge. Ils partent donc ensemble, emmenant avec eux la grand-mère. Ainsi triomphe une vertu d'autant plus rayonnante qu'elle en a vu de toutes les couleurs.

Commentaire

Écrit à la cravache, mené avec alacrité, à coups de brillants dialogues, de situations saugrenues formidablement sauvées par l'émotion et la pudeur, par un narrateur narquois et ironique qui manipule ses héros avec une diabolique habileté (un intellectuel en quête de documents pour sa thèse sur «*le non-dit de l'obscène*»), le roman est une prouesse littéraire. Le cérémonial amoureux est décrit dans la grande tradition du roman d'analyse français, Didier van Cauwelaert se livrant à une satire inusitée de l'art romanesque, l'adéquation étant parfaite entre la parodie du roman et le roman lui-même. La drôlerie se confond avec l'analyse du sentiment amoureux. L'altercation entre le jeune footballeur mis au rebut sans motif et son président, avec ses deux portables dans son short, est un morceau d'anthologie. Les clichés sont voulus ; l'absence de profondeur est recherchée. Le romancier, qui d'ordinaire s'impose un minimum de tenue, s'est donné congé pour s'ébattre comme un chien fou. «C'est trop», dira-t-on, «Ça ne vole pas très haut.» Oui, juste à l'altitude du plaisir. On rit à toutes les pages. Mais l'humour, qui frise le loufoque, est parfois raté. Aussi est-ce un roman inégal d'une chapitre à l'autre.

Quand on lit un roman de Didier van Cauwelaert, on apprend toujours quelque chose sur la société, et, ici, il dévoile sans se gêner les magouilles pratiquées dans le monde du football français, l'abyssale corruption qui y règne, comme dans le milieu du cinéma pornographique. Dans les deux cas, sévissent des marchands d'esclaves qui transforment les êtres humains en produits dérivés.

Roy et Tania, ces deux êtres qui appartiennent à deux planètes quasi opposées, se sont reconnus, ont connu un coup de foudre, ont partagé leurs rêves, leurs rires, leur dignité.

La moralité de cette histoire qui commence par une copulation faite devant quarante personnes, presque par inadvertance, et qui se termine par une idylle est qu'aujourd'hui les couples heureux inaugurent l'amour à l'envers, par les coups de reins qui d'ordinaire succèdent aux coups de cœur.

Au cours d'un voyage au Mexique en 1999, Didier van Cauwelaert a rencontré les parents de Karine qui, belle, intelligente, brillante, promise aux plus hautes destinées, était décédée deux ans auparavant. Ses parents, dans leur douleur immense, ont eu la chance de recevoir des messages clairs et irréfutables de leur fille passée de l'autre côté. Le romancier, devenu leur ami, en a reçu lui-même à profusion : elle communiquerait avec lui via un magnétophone, lui ferait des blagues et même des crises de jalousie. Il est persuadé d'avoir, lui aussi, rencontré Karine et, pour évoquer cette expérience «*démence*» a publié :

**“Karine après la vie,
le témoignage de Maryvonne et Yvon Dray sur
l'incroyable aventure de leur fille dans l'au-delà”
(2002)**

«L'histoire vraie que vous allez lire est la plus étrange qui puisse arriver à un romancier, comme si la réalité avait décidé de l'inviter dans ce que d'habitude il invente. Karine a vingt et un ans. C'est une jeune fille d'aujourd'hui qui vient d'obtenir son diplôme de commerce et s'apprête à partir en vacances avant d'entrer dans la vie active. Un accident de voiture en décide autrement. Ses parents, qui pensent que tout s'arrête après la mort physique, sont brisés par le drame. Jusqu'au jour où ils commencent à recevoir des messages... Du magnétophone à l'ordinateur, de l'écriture automatique à la matérialisation de son image devant des dizaines de témoins, Karine Dray semble utiliser tous les moyens à sa portée pour continuer de faire entendre sa voix, avec l'énergie, le rire et les impatiences qui émanaient d'elle sur terre. Mais quel but poursuit-elle? Dans quel voyage veut-elle entraîner les vivants? Et pourquoi a-t-elle lié avec moi une amitié posthume? Cette histoire ne prétend rien prouver. Mais, qu'on soit ou non sceptique comme je l'étais, elle invite à s'interroger de manière très troublante sur la survie de l'esprit, la puissance des hallucinations collectives, ou l'incroyable pouvoir

du cerveau humain qui serait capable de créer à distance, par la force de l'amour, des sons, des images et de la matière.»

Il signe la première partie de ce témoignage surprenant, n'hésitant pas à passer pour un illuminé dans notre époque de cynisme. Cependant, il «*ne prétend apporter aucune preuve et surtout ne pousse personne à y croire*».

Maryvonne et Yvon Dray, les parents de Karine, ont rédigé la deuxième partie dans laquelle ils racontent la trop courte période de bonheur vécue avec leur fille, la peine immense qu'ils ont eue lors de sa disparition brutale, et enfin le soulagement et le bonheur qu'ils ont éprouvé quand ils ont appris qu'elle n'était pas loin, juste de l'autre côté du chemin. Depuis lors, pour eux, c'est un peu comme si leur fille était en voyage dans un pays lointain et merveilleux, et comme s'ils étaient en communication téléphonique et épistolaire permanente avec elle. Mais, le partage étant pour eux essentiel, ils n'ont pu garder pour eux cette expérience exceptionnelle de contact avec l'au-delà, pensant à tous les gens qui ont vécu les mêmes souffrances qu'eux, et tenant à leur apporter des paroles de réconfort et de vérité. Ils ont même fondé l'Association "*Karine après la vie*" dont le but est la recherche et l'expérimentation dans le domaine de la «*Transcommunication instrumentale*» (TCI) au niveau international.

"Hors de moi"
(2003)

Roman de 214 pages

Martin Harris, un botaniste américain invité en France à collaborer aux travaux d'un confrère de l'I.N.R.A. sur le danger des organismes génétiquement modifiés, est victime d'un accident qui l'entraîne dans un coma prolongé. Lorsqu'il en sort et qu'il se rend à l'appartement qu'il a loué, un autre individu, qui se fait appeler aussi Martin Harris, s'y est installé et a pris sa place auprès de sa femme, Liz. Comment, pour ce nouvel arrivant à Paris, prouver son identité, et démontrer qu'un autre se fait passer pour lui? Il porte plainte au commissariat, engage un détective privé, consulte un neuropsychiatre, Jérôme Farge, et espère avoir l'aide de Muriel Caradet, la femme chauffeur de taxi qui le conduisait quand il a eu l'accident. À la fin de l'enquête, les conclusions sont sidérantes : il n'existe aucun Martin Harris botaniste américain ! Mais alors qui est-il? Est-il fou? Est-il victime d'un mauvais tour de sa mémoire ou d'un complot des multinationales des O.G.M. que ses recherches menacent? Ou y a-t-il encore autre chose à imaginer?

Commentaire

Didier van Caulewaert fouille le territoire de la mémoire, et nous entraîne dans une traque identitaire en ménageant le suspense, en accumulant des rebondissements, en suscitant l'étonnement, l'incertitude. Le lecteur, accroché à l'hameçon de l'intrigue, ne lâche plus ce roman mené tambour battant, se plaît à être habilement manipulé, doute avec le personnage jusqu'au bout, tout en s'attachant à lui, tout en ayant envie de le croire sans l'oser trop. Et, malgré quelques indices intelligemment semés, le mystère reste entier jusqu'à la dernière minute. Dans la seconde partie, l'auteur a élargi sa réflexion sur l'identité en évoquant la double identité que peut avoir un comédien ou... un espion. La fin n'est pas banale du tout.

Le roman eut un grand succès aux États-Unis où il fut adapté pour le cinéma sous le titre "*Sans identité*", avec Liam Neeson, January Jones, Bruno Ganz, Franck Langella, Diane Krüger, étant transposé dans un Berlin hivernal.

En 2003, Didier van Cauwelaert a écrit, en collaboration avec Albert Algoud et Christophe Bertin, le scénario et les dialogues du film "*Gloria X*".

“L’évangile de Jimmy”
(2004)

Roman de 432 pages

Lorsque George W. Bush prend le pouvoir, son prédécesseur lui annonce : «*Nous avons cloné le Christ*». Cela a été effectué à partir des traces d'A.D.N. trouvées sur le saint suaire de Turin. Dans un bureau de la Maison Blanche, le conseiller en communication Buddy Cupperman exulte : «*Non mais c'est génial, vous ne vous rendez pas compte ! Un Christ de synthèse à notre botte, un messie made in USA qui prêchera au monde entier la bonne parole !*»

Mais l'enfant issu de cette manipulation génétique a disparu ; il s'est, lors d'un incendie, sauvé d'un centre de recherches, échappant ainsi au contrôle des hommes du gouvernement. Cependant, en 2015, alors que les États-Unis sont présidés par un républicain homosexuel, que chacun porte sur lui sa carte génétique, que l'État a imposé des règlements pour empêcher l'obésité, la C.I.A. l'a retrouvé et apprend à Jimmy Wood, réparateur de piscines du Connecticut, âgé de trente-deux ans, qu'il est ce clone et qu'on a besoin de lui. Il se demande : comment croire à l'incroyable? où est la vérité? où est la mystification? qu'est-ce qu'on attend de moi? comment y répondre? Comme on a besoin d'un messie, d'un Jésus du temps actuel, il est doté d'étranges pouvoirs : capacité de guérir les humains et les arbres, de donner de la nourriture aux mendiants, etc., qui le troublent au plus haut point. Sa vie personnelle est bouleversée, et commence une vie publique qui est un long chemin de croix. Il est en effet soumis aux manipulations des pouvoirs politiques, scientifiques, religieux et médiatiques, entouré de généticiens, de politiciens, de dignitaires du Vatican et de la Maison-Blanche, en particulier un scénariste hollywoodien qui y est arrivé avec Reagan et qui est utilisé pour prévoir les différentes possibilités que la situation ouvre en politique étrangère. Le nouveau Christ est lancé comme un produit par différents conseillers, dont un diététicien car, à cause d'un chagrin d'amour, il est devenu boulimique. Mais, s'il faut changer son extérieur, il faut surtout changer son intérieur. Comme il est athée, on lui donne le “*Nouveau testament*” et il doit se familiariser avec les paraboles. Puisqu'il y a un «*gène du miracle*», on le rend capable d'en faire malgré lui. Les évangélistes veulent s'emparer de lui. Il part en croisade contre une vérité qui se dérobe, se reconstruit dans l'adversité en créant une famille et, devinant le sacrifice qui se prépare, affronte ses semblables pour échapper à la souricière.

Commentaire

Au départ de ce troublant roman de science-fiction, de ce «thriller» mystico-politique, il y eut la rencontre de Didier van Cauwelaert avec un libraire de Saint-Cloud qui lui apprit qu'on avait trouvé du sang sur le linceul de Turin. Or qui dit sang dit A.D.N. et, de nos jours qui dit A.D.N. peut dire clonage. C'était assez pour exciter son imagination vers la fabrication hypothétique d'un nouveau Messie. Mais il lui fallait trouver le point de rencontre entre ce départ d'une histoire et son intérêt pour le rapport entre les sciences et l'inexpliqué, puis jeter son héros dans les rets de l'organisation politico-scientifique venue lui apporter la «bonne nouvelle». Pour étayer ce postulat, il se documenta. Après six mois de recherches, il découvrit l'inconcevable :

- Le linceul de Turin ne serait pas un faux du Moyen Âge comme le croit l'opinion commune ; depuis 1993, la communauté scientifique internationale en aurait prouvé l'authenticité ; la «*datation médiévale*» au carbone 14 effectuée en 1988, que le romancier qualifie de «*sésame ferme-toi*», était au mieux une fumisterie, au pire une escroquerie, le Vatican ayant donné pour l'analyse un fragment du linceul repris au Moyen Âge. Pourquoi, se demande l'auteur, si l'Église refuse que la science dicte sa loi chez elle, fait-elle sciemment passer le linceul pour un faux?

- Des botanistes de l'université de Tel-Aviv auraient mis en évidence sur le linceul des pollens de fleurs qui n'écloront qu'à Pâques entre Hébron et Jérusalem, certains ayant disparu depuis le premier siècle.

- Le crucifié du linceul ne pourrait être que Jésus de Nazareth, aucun autre supplicié de l'époque n'ayant été condamné à porter une couronne d'épines.
- L'image, visible sur le tissu, ne s'expliquerait, selon certains physiciens, que par une réaction thermonucléaire imprimant à la surface du tissu le corps du crucifié.
- Jésus serait du groupe sanguin AB, le seul groupe qui identifie le père et la mère. Il n'aurait donc pas été conçu par l'opération du Saint-Esprit.

Didier van Cauwelaert, qui a consulté des magazines scientifiques (et aussi des ouvrages sur les piscines !), apporte à toutes ces questions des réponses décapantes. Pour lui, il est évident que plusieurs pays du monde, dont les États-Unis, travaillent sur le clonage humain, en dépit des interdits légaux. «*Le brevet dont je parle dans le roman existe vraiment*», indique-t-il d'ailleurs. Pourtant, le clonage pur est impossible, puisque des variantes seront toujours apportées par la composante femelle du clone. Au sujet du «*gène du miracle*», il aurait «*tendance à dire qu'il existe, une fois le mot "miracle" libéré de sa connotation religieuse*». Il croit aussi à certains pouvoirs paranormaux, qui permettraient par exemple de guérir des arbres, car, si l'héritage spirituel qui échoit à Jimmy est douteux, son pouvoir personnel, celui qui est accessible à tous, lui est révélé à travers les épreuves.

Comme son personnage ne pouvait qu'être «*made in U.S.A.* » parce que, pour lui, les États-Unis sont le seul pays qui possède les moyens techniques et financiers et l'intérêt de fabriquer un Jésus-bis destiné à pacifier la Terre sainte et à propager la bonne parole américaine partout dans le monde, il se documenta aussi sur les États-Unis. À des politiciens américains qui lui demandaient comment il pouvait savoir que les choses se passent à la Maison-Blanche comme il les décrit, il répondit : «*Je me documente puis j'invente.*» Pour lui, peu importe la crispation morale à laquelle on assiste ces derniers temps aux États-Unis (il montre au passage que le christianisme américain n'est pas le christianisme), «*c'est un des pays où David peut encore gagner contre Goliath*».

Il s'est plongé dans la Bible, le Coran, le Talmud, lectures qui lui permettent de blâmer saint Augustin pour avoir introduit la notion de péché originel héréditaire dans la Bible, par le biais d'une mauvaise traduction. Il blâme aussi toutes les interprétations machistes du discours du Christ qui ont travesti la pensée de celui qui était, selon lui, «*le plus grand féministe de tous les temps*».

Il a bâti un roman à la fois palpitant et pseudo-scientifique, une intrigue rocambolesque, étourdissante de péripéties, où il joue avec les nerfs de son héros et de ses lecteurs, qui sont sonnés, puis éblouis par autant de virtuosité narrative. L'incroyable aventure de Jimmy est maîtrisée de bout en bout, les lecteurs se surprenant à y croire jusqu'au point final.

L'écriture, limpide, respire la patience et l'amour de l'artisan. Chaque phrase est solidement campée, belle, confortable et néanmoins grisante.

Ce roman féroce et iconoclaste est cependant plein de tendresse pour les gens simples, qui sont tiraillés «*entre la griserie de la science et l'humilité de la foi*» mais sont les plus capables, en vérité, d'un amour infini. Il a créé un personnage qui, comme tous ceux qui lui sont chers, est un être cassé, étranglé de solitude, mais courageux, rebelle, frondeur. Artisan qui aime son travail, il est intelligent, lucide ; il est né avec de l'humour et la volonté de se comprendre et de comprendre les autres. Il a une pensée bien structurée ; aussi, lorsqu'on le plonge dans le «*Nouveau testament*», l'auteur s'amuse à lui faire mettre en évidence des contradictions. Il découvre ses forces intérieures secrètes, en particulier celles de l'enfance. Pétri de sens moral, rongé par ses responsabilités, profondément attaché à l'idée de transcendance, il ressemble à ce Jésus dont on lui dit qu'il est le double. Il aboutit à cette émouvante et profane profession de foi : «*Expier, ce n'est pas se délivrer d'une faute par la pénitence, c'est l'assumer, l'appivoiser, la mener à terme. C'est une grossesse de l'âme. [...] Je ne sais encore ce que je ferai naître, mais j'irai jusqu'au bout. Même si personne ne me comprend.*»

Mis devant l'éventualité d'une résurrection du Christ, chacun, en dehors du principal intéressé, tente de trouver son profit, le monde dépeint (une sorte de caricature du nôtre) étant tout sauf pur (mais l'écrivain reproche aux fondamentalistes de tout poil de chercher une pureté qui sera toujours inexistante, qui est «*chimérique et dangereuse*»). Les forces à l'oeuvre, pouvoir politique, corruption, propagande, n'ont rien de réjouissant et elles ressemblent étrangement à celles que l'observateur le moindrement averti soupçonne déjà dans le monde d'aujourd'hui. «*Le monde que je dépeins, explique van Cauwelaert, c'est celui d'aujourd'hui, mais en pire.*»

Pour réhumaniser un monde cynique, axé sur l'efficacité, il manie un humour parfaitement dosé, qui est, pour lui, «*la seule arme possible face aux censures, à la peur, aux terrorismes en tous genres.*»

Le roman traite d'un sujet glissant, «*l'alliance nouvelle entre la science et Dieu*», pose de grandes questions. Didier van Cauwelaert reprend les thèmes de l'amour, des affinités électives, de l'adoption, de la puissance des rêves qui renvoient à l'enfance, de la rébellion, du refus des étiquettes, des rapports de l'être humain avec le surnaturel, et y ajoute :

- le refus de la manipulation (que ce monde d'efficacité technique croit pouvoir se permettre «*au nom de Dieu et de l'impact intérieur de l'idée de Dieu*») ; comme dans “*Un aller simple*” (prix Goncourt en 1994, date à laquelle naît Jimmy Wood), “*L'éducation d'une fée*” ou “*Hors de moi*”, Didier van Cauwelaert montre les limites de la manipulation. À trop vouloir le convaincre qu'il est le fils de Dieu réincarné, les manipulateurs ne se doutent pas que Jimmy Wood gagnera assez de confiance en lui pour leur échapper.

- la revendication du libre arbitre : au nom de Dieu, on enferme les gens dans des interdits alors que le discours de Jésus en est un de libération ;

- le rejet de la perspective d'un nouveau Messie susceptible de venir sauver l'humanité comme si elle n'aspirait qu'à devenir l'assistée du Seigneur.

Le roman, dont se sont vendus en France entre cent cinquante mille et deux cent mille exemplaires, va sortir aux États-Unis et intéresse déjà le cinéma américain.

À la suite de la parution de son roman, Didier van Cauwelaert reçut la visite du généticien Gérard Lucotte qui lui expliqua que ce qu'il avait écrit n'est pas un roman mais un livre d'anticipation : des scientifiques se battent pour récupérer de l'A.D.N. sur les reliques du Christ, lui-même étant persuadé de l'avoir détecté sur la tunique d'Argenteuil. Une histoire tellement abracadabrante que le romancier voulut en savoir plus. D'où un nouveau livre :

“Cloner le Christ”

(2005)

Essai

Didier van Cauwelaert prétend que les projets de clonage du Christ existent bel et bien. Mieux, il affirme carrément que le saint suaire de Turin n'est pas un faux du Moyen Âge, comme le montre la datation au carbone 14, et que le Vatican cache la vérité.

Didier van Cauwelaert, qui faisait partie de l'Institut d'anthropologie génétique moléculaire de Gérard Lucotte qui a pour unique but d'étudier les traces d'ADN sur les reliques du Christ, en a vite claqué la porte.

“Le père adopté”

(2007)

Autobiographie de 282 pages

Didier van Cauwelaert n'aime pas l'autofiction. S'il s'y colle dans son dernier livre, “*Le père adopté*”, c'est pour donner à comprendre d'où vient l'imaginaire débridé qui, d'ordinaire, peuple ses romans. S'adressant directement à son père, récemment décédé, il évoque, dans un « *dialogue à une voix* », les histoires de famille qui ont enflammé ses rêveries d'enfant. Fantastique et facétieuse, la figure

paternelle s'y révèle hautement romanesque et la filiation, revendiquée dès le titre, amène l'auteur à retracer la naissance de sa vocation littéraire.

Le jeune Didier a 7 ans lorsqu'il surprend une conversation entre ses parents. Son père, paralysé à la suite d'un accident de voiture, menace de se suicider s'il devait renoncer à marcher. Persuadé qu'il sera bientôt orphelin, l'enfant se met en tête de gagner sa vie pour aider sa famille. Il décide de devenir écrivain et se met aussitôt à la tâche. Les scènes sont savoureuses, qui le décrivent, haut comme trois pommes, attendant les réponses des maisons d'édition qu'il abreuve de manuscrits ou se préparant à la fameuse émission de Jacques Chancel « Radioscopie », histoire de « ne pas être pris de court » le moment venu. Avec les années, l'auteur en herbe ne peut que constater, soulagé, que son père est bel et bien vivant.

La dimension autobiographique du récit pas plus que la mort qui y rôde parfois n'entament l'humour et la légèreté chers à van Cauwelaert. Ce dernier ne s'interdit rien, pas même l'intervention du surnaturel. Si l'auteur ne convainc pas sur toute la longueur de ce roman inégal, le fils admiratif qu'il se révèle être émeut par l'amour inconditionnel qu'il porte à son père.

“La maison des lumières”

(2009)

Roman de 180 pages

Jérémie, vingt-cinq ans, comédien dans sa prime jeunesse et boulanger raté, titulaire d'un CAP, à Arcachon, a gagné un voyage pour deux à Venise, où il est venu seul. Il retrouve Candice, son bel amour perdu, en pénétrant *“L'empire des lumières”*, le fameux tableau de Magritte exposé au musée Guggenheim. Il renouvelle l'expérience qui le mène au bout de lui-même.

Commentaire

Familier du fantastique, Didier van Cauwelaert parvint à nous faire croire à l'impossible. Il raconte avec une souveraine désinvolture, démarre au quart de tour par un choc entre deux gondoles, nous fait boire des Bellini sirupeux au comptoir du “Harry's Bar” et imagine des rencontres fructueuses entre des êtres que tout oppose : un chercheur de vibrations dangereuses, une rescapée de la guerre et du surréalisme, une maison hantée par les ombres de l'Histoire en banlieue parisienne. C'est à la fois drôle, facile, pertinent, clair comme de l'eau de roche, romantique comme un magazine grand public, mais jamais vulgaire.

“La nuit dernière au XVe siècle”

(2010)

Roman de 282 pages

Jean-Luc Talbot, célibataire, mais partageant sa vie avec Corinne, infirmière à domicile, divorcée et mère d'un ado, part à la rencontre de sa future amoureuse moyenâgeuse en contrôlant fiscalement une société d'insecticides bio nommée “Green War”, domiciliée dans le mystérieux château de Grénant.

Commentaire

Van Cauwelaert n'a jamais peur de délirer, même si son fantastique reste toujours proche de la réalité sociale. Sorcellerie, jetage de sorts et réincarnation semblent monnaie courante en pays berrichon. Jean-Luc Talbot va connaître l'envoûtement amoureux sous les traits d'un chevalier du XVe siècle, Guillaume, devenu l'amant d'Isabeau, déjà mariée mais résolue à se donner à lui corps et âme.

Comment van Cauwelaert va dénouer les fils d'une histoire rocambolesque : c'est précisément le sel de ce roman à tiroirs où les personnages secondaires, une postière obèse, un psy condamné aux confessions radiophoniques, entre autres, possèdent tous un sacré caractère.

Bref, on rit, on s'amuse, on est troublé, même si les réalistes resteront sceptiques devant cet amour qui traverse deux vies. Mais, après tout, deux existences valent mieux qu'une et ce roman touffu et tout fou prouve, une fois de plus, qu'on ne s'ennuie jamais avec Didier van Cauwelaert.

'Double identité'

(2012)

Roman de 246 pages

Le faux Martin Harris de *'Hors de moi'* cherche à protéger la femme du vrai, et à libérer une plante aux propriétés miraculeuses dérobée aux Kichwas d'Amazonie par l'industrie pharmaceutique.

Commentaire

Adeptes des seconds départs, falisant flirter action et science-fiction, conteur expert sachant faire avaler sa mixture savante aux lecteurs crédules que nous sommes, Didier van Cauwelaert parvient à nous faire croire aux rebondissements de son héros, qui triomphe des méchants, de l'adversité universelle. Il faut une bonne dose de réalisme, de naturalisme expert, de surréalisme empirique pour que la magie agisse. Son talent est de tenir ses héros de bout en bout, et de ne pas les lâcher avant l'issue, heureuse ou douloureuse.

Yeux bleus, large sourire, romancier de charme, mi-play-boy, mi-gavroche, Didier Van Cauwelaert a tout pour plaire, à commencer par une belle gueule affichée sur la bande de ses livres. Ajoutez du bagout, des sympathies à gauche, un doigt de cynisme à droite, un juste mélange d'humour et de mélancolie, et vous comprendrez son succès.

Travailleur infatigable mais paresseux dans l'âme, il écrit quinze heures par jour, pas toujours sur le papier, parfois dans sa tête en s'occupant dans son jardin : *«Je me lève vers 5h30 le matin et je travaille jusqu'au bord de la nuit. C'est à ce prix qu'il se passe vraiment quelque chose. À un moment donné, je fais de la surchauffe, et je suis obligé de me lever, de partir en forêt, faire du ski ou me baigner dans la mer. C'est pourquoi je n'écris pas à Paris. Pendant cette pause, je prends mon dictaphone et je continue de penser à ce que j'écris.»* Il écrit dans la quiétude de la campagne, et affirme préférer la fréquentation des jardiniers et des garagistes à celle des coterie littéraire. Il a toujours plusieurs livres en chantier.

Romancier moderne, il utilise dans ses livres les dernières technologies : le répondeur, le traitement de texte, le portable, le fax, surtout l'automobile qui reste l'instrument privilégié du destin.

Il ose presque tout : le romanesque débridé, l'humour poussé jusqu'au burlesque, le roman d'amour parodique, le «thriller», le fantastique, la science-fiction, l'insolite, le supranormal. En même temps maître du quotidien, il arrive à le rendre féerique. Aimant faire rire ses lecteurs et ayant l'art du dialogue qui distancie, il révéla très tôt une écriture de tendresse et d'émotion, une impression de bonheur, de générosité et de fraîcheur émanant de ses œuvres.

Si ce touche-à-tout semble avoir éparpillé ses dons, s'il tient à s'adresser au plus large public possible, pas seulement aux intellectuels (et c'est d'ailleurs par peur de l'hermétisme qu'il n'écrit pas de poésie), s'il affirme ne pas être du genre angoissé, il a la volonté de comprendre les gens les plus différents de lui, détecte assez bien leurs inquiétudes, prête une grande attention aux préoccupations ambiantes et tente d'y répondre.

En effet, son entrain, sa verve, son espièglerie dissimulent la profondeur du propos. L'humour étant la clé, le révélateur du monde qui nous entoure, c'est tout en douceur et dans le ludisme, ce qui rend d'autant plus efficace leur puissance dramatique, que, sous des masques divers, sans la moindre part

d'autocensure, il traite des sujets sérieux qui portent à la réflexion, propose des remises en question sociale : la sublimation du réel par l'imaginaire (le bonheur qu'on donne et qu'on reçoit étant le fruit de l'illusion), la féconde dialectique de la vie et du rêve, et, surtout, le thème de l'identité.

En effet, toutes ses oeuvres racontent l'histoire de quelqu'un qui rencontre quelqu'un et devient ainsi un autre, en l'occurrence lui-même qu'il n'était plus. Ses personnages se mettent en scène, recherchent leurs limites, leur personnalité, subissent une réelle mutation, quelquefois radicale, tentent d'accéder à un idéal qui n'existe sans doute pas. Sa conception de l'identité, définie par la citation mise en épigraphe au début de *“Corps étranger”* : *«S'interroger sur son identité, ce n'est pas rechercher ses racines, c'est se demander : Qui d'autre puis-je être?»*, veut que ses personnages se transforment dans la forme même de leur identité. Chacun d'eux devient autre par désir, par vocation ou par contrainte ; acquiert un nouveau passé historique, un nouveau lieu de naissance, et, même, un nouveau cadre de vie. Chacun, se définissant par rapport à l'autre, n'existant qu'à travers l'autre, l'amour joue donc un rôle prépondérant dans la recherche d'une identité, est le plus souvent à l'origine des métamorphoses que connaissent les personnages. Les identités sont exacerbées par les regards et les contacts avec l'autre qui sont les préliminaires de l'acte d'amour charnel avec cet autre, indispensable dans la révélation identitaire, utilisé comme une sorte de réconfort pour le personnage en mal d'identité. Mais l'acte d'amour peut se révéler ambigu : la violence du personnage, son inquiétude ou encore l'absence de plaisir de l'autre, peuvent transformer l'union de deux corps en désunion, provoquant la destruction même du personnage. Après avoir trouvé leur identité auprès de l'autre, ami ou le plus souvent amoureux, dans un regard ou dans un geste, les personnages se disloquent au fil de leurs relations.

Le bouillonnement d'humanité qui vibre dans les songes foisonnants de cet écrivain prodigue qui nous épate par sa vitalité, son élégance, ses morceaux de bravoure, ses virevoltes, ses frémissements, procure au lecteur une vraie jouissance. Jouissance, mais aussi malaise : le surplus distrait l'attention, l'anecdote détourne du cap, l'exubérance romanesque risque de noyer l'essentiel.

Comme il pond au moins un livre par an, il a publié, depuis l'âge de vingt ans, treize romans, a écrit des pièces de théâtre, des scénarios de bandes dessinées, des scénarios de films, et a adapté une nouvelle en comédie musicale. Il dépassera Victor Hugo avant d'avoir atteint la quarantaine !

Ses derniers romans remportèrent un franc succès, chacun recevant un prix (dont le Goncourt). Ses livres sont aujourd'hui traduits dans plus de vingt langues et on estime qu'environ un million d'exemplaires en circulent.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)